

# LA REVUE DU CAIRE

لاریفی دی کیر

## SOMMAIRE

	Page
ETIENNE DRIOTON .. La plus ancienne pièce du théâtre égyptien .....	261
YOUSSEF EL SEBAI .. Délire .....	282
YÉHIA HAKKI .....	L'aube de la Prose romancée .... 293
A. PAPADOPOULO ....	Vladimir Vikentiev ..... 306
GAZIBYA SIDKY ....	Salut, beauté ..... 314
D. FLAMBURIARY ..	Mikloukha-Maklay ..... 334

## Les Livres

RAOUF KAMEL .....	«Les Dupes » de Jean Dutourd .. 339
-------------------	-------------------------------------

rdc

VIENT DE PARAÎTRE

# PRIMITIFS

*de*

1960

par

ALEXANDRE PAPADOPOULO

— Qui sommes-nous ? Où allons-nous ?  
Sommes-nous des civilisés ? Sommes-nous des  
primitifs ?

Au lendemain des Spoutniks et des Luniks  
il est devenu indispensable de se poser à nou-  
veau de très vieilles questions.

L'auteur se livre à cet examen de conscien-  
ce avec une lucidité exigeante et nous force à  
repenser les données essentielles de notre civi-  
lisation.

1 volume 14,5 × 21,5 cms de 200 pages ... 6 N.F.  
50 exemplaires sur velin numérotés ..... 20 N.F.

EDITIONS G. P. MAISONNEUVE

198, Bd. Saint-Germain — PARIS (VIIe)

En partant pour l'Europe

# VISITEZ LA **YUGOSLAVIE**

- ◆ La Yougoslavie est reliée avec toutes les villes importantes de l'Europe Occidentale et Orientale par de nombreuses correspondances aériennes.
- ◆ Voyagez par **J A T** vers Belgrade, avec escale à Athènes, **EN LUXUEUX DC6B.**
- ◆ Départs du Caire tous les **MERCREDIS** et **SAMEDIS** à 8 h. 30 a.m.
- ◆ Pour les réservations s'adresser aux Agents généraux: **MISRAIR** ou à toute agence de voyage reconnue.

Pour toute  
information,  
contactez aussi  
les bureaux

**J A T,**

33, rue Kasr el-Nil.

LE CAIRE

Tél. 7 8 0 6 6



# BANCO ITALO EGIZIANO

S.A.E.

Capital L.Eg. 500.000

entièrement versé

TOUTES  
LES OPERATIONS  
DE BANQUE

ALEXANDRIE

1, rue Toussoun

R.C. 250

LE CAIRE

18, rue Talaat Harb Pacha

R.C. 776

# Banque Belge et Internationale en Egypte

Société Anonyme Egyptienne

Autorisée par Décret Royal du 30 Janvier 1929

L E C A I R E  
H E L I O P O L I S  
A L E X A N D R I E

---

TRAITE TOUTES OPERATIONS  
DE BANQUE

R.C.C. 39

R.C.A. 692



**The whole world is waiting  
for your vacation**

**ONLY TWA** connects 60 key cities with  
21 world centers in Europe, Africa and Asia

**Fly the finest... FLY TWA**  
**TRANS WORLD AIRLINES**  
**U.S.A. · EUROPE · AFRICA · ASIA**

# LA REVUE DU CAIRE

---

Fondée en 1938  
Vol. XLIV, No. 236

A V R I L  
1 9 6 0

DIRECTEUR :  
Alexandre Papadopoulos

---

## LA PLUS ANCIENNE PIÈCE DU THÉÂTRE ÉGYPTIEN

Dans les études sur le théâtre égyptien parues depuis vingt ans dans cette Revue <sup>(1)</sup>, on a fait plusieurs fois allusion au très ancien document publié en 1929 par le philologue allemand Kurth Sethe sous le titre de *Papyrus dramatique du Ramesséum* <sup>(2)</sup>, mais on n'en a pas extrait la substance dramatique. La raison en était qu'il fallait d'abord acquérir une notion précise du genre littéraire de l'écrit où sont conservés ces fragments de théâtre, reprendre sur photographies leur transcrip-

---

**N.D.L.R.** — Nous sommes heureux et fiers de présenter à nos lecteurs ce texte capital du Chanoine Etienne Drioton, Professeur au Collège de France, qui vient compléter ses études magistrales sur **Le Théâtre Égyptien**, parues dans la Revue et en ouvrage séparée, à nos éditions. La première édition de ce livre est épuisée depuis longtemps, mais il a été inclus, avec d'autres textes qui sont venus le compléter, dans notre publication des articles du Chanoine E. Drioton, parus dans La Revue du Caire : « Pages d'Égyptologie » (éd. de La Revue du Caire, 1957).

(1) Elles ont été récemment réunies dans Etienne Drioton, *Pages d'égyptologie*, Editions de la Revue du Caire, Le Caire 1957, p. 217 - 372.

(2) Kurth Sethe, *Der dramatische Ramesseumpapyrus* (Dramatische Texte zu altaegyptischen Mysterienspielen, II), Leipzig 1929.

tion et tenter de les réunir en synthèse. C'est le travail auquel je me suis livré depuis trois ans dans mes cours au Collège de France.

Il apparaît désormais que le Papyrus dramatique du Ramesséum est bien dans son ensemble, comme Sethe l'a reconnu, le rituel d'un épisode du jubilé royal, plus précisément d'après Helck (3) celui d'une cérémonie célébrée la veille de ce jubilé. Mais ce rituel est en même temps un ouvrage d'érudition, composé par un liturgiste. En face de chaque épisode du rite ce compilateur a inséré en effet quelques répliques d'une pièce dramatique, sans doute bien connue des lettrés de son temps. Ces rapprochements ont pour but de justifier le rituel en y retrouvant des expressions employées par des divinités. A notre point de vue rien n'est plus vain et le résultat de cet effort semble ne se solder que par quelques mauvais calembours. D'autant plus que, si l'ordre de succession des épisodes est à peu près logique en ce qui concerne le rituel (4), il est inexistant pour les citations dramatiques, qui sont prises au hasard des besoins en rapprochements verbaux.

Le manuscrit de ce papyrus date de Sésostris 1er (1970 - 1936 av. J. - C.), mais les fragments du drame qu'il a incorporé remontent beaucoup plus haut. D'après Sethe ce drame daterait du début de la 1ère dynastie, vers 3000 av. J. - C., peu après la fondation de la monarchie pharaonique, dont il aurait été destiné à faire pénétrer la doctrine dans

---

(3) Wolfgang Helck, *Bemerkungen zum Ritual des dramatischen Ramesseumpapyrus*, dans *Orientalia* XXIII (1954), p. 410 - 411.

(4) En tenant compte des modifications proposées par Helck, *loc. cit.*, p. 386 - 394.

les masses populaires. On verra plus loin les raisons qui militent en faveur de cette opinion.

On comprend dès lors, étant donnée l'antiquité de cette pièce, l'intérêt qui s'attache à sa reconstitution.

Celle-ci n'est pas impossible. Bien que le Papyrus dramatique du Ramesséum ait subi de graves mutilations et que dix des répliques qu'il contenait aient à jamais disparu, il en reste toutefois quatre-vingt-neuf d'utilisables.

En tenant compte des légendes d'Osiris et d'Horus, bien connues par ailleurs, qui peuvent servir de canevas, des didascalies du Papyrus dramatique relatives au jeu scénique (*c'est quand ...*), de certaines gloses et du contenu même des répliques, on peut arriver, non pas à retrouver le drame en entier, mais à remettre en place d'assez nombreux fragments pour que l'argument général en apparaisse. Il en serait là comme d'une vieille tapisserie dévorée par les rats, mais où certains îlots de scènes représentées seraient encore reconnaissables.

Apparemment le drame se divisait en deux grandes parties : la première mettait en scène le mythe d'Osiris, la seconde celui de l'Œil d'Horus. La première partie comportait la passion d'Osiris, puis le triomphe de celui-ci sur son ennemi Seth ; la seconde montrait les démêlés d'Horus avec Seth au sujet de son Œil, et la victoire finale du dieu d'Hiéaconpolis.

Une seule réplique semble provenir du début du drame. C'est :

(Colonne 39) ISIS, à *Nephtys*.

Comme tu es agréable de senteur ! Tu es parfumée de l'odeur de quelque chose.

Ce propos serait incompréhensible, si Plutarque n'avait rapporté, à deux endroits de son *De Iside*, une légende relative à Nephtys :

(XIV) Isis apprit ensuite qu'Osiris amoureux avait eu, par méprise, en la prenant pour Isis elle-même, commerce avec Nephtys sa sœur. Elle en avait trouvé la preuve dans la couronne de mélilot qu'Osiris avait laissée auprès de Nephtys.

(XXXVIII) Parmi ces plantes se trouve le mélilot. Un mythe rapporte que c'est en découvrant une couronne tombée et laissée là que Typhon eut connaissance de l'injure faite à son union.

Le mélilot des Grecs, dont nous avons proposé l'identification avec la plante *ima*, variété de pistachier ou de térébinthe, était une plante aromatique sans doute consacrée à Osiris, de qui c'était probablement le parfum préféré. A l'époque romaine le mélilot révélateur de l'adultère de Nephtys intervenait sous la forme d'une couronne. Il semble que, aux origines de la légende osirienne, le trait ait été plus subtil : c'était seulement un parfum laissé par Osiris sur le corps de Nephtys.

Ce détail est inconnu des textes égyptiens relatifs à Osiris, et c'est normal, puisque ces textes émanent tous de milieux dévots envers Osiris. Ils ne devaient avoir cours que dans les milieux séthiens, qui présentaient l'affaire sous un tout autre aspect: Seth avait été provoqué. C'était du reste ce que prétendait Seth d'après un certain passage du *Livre des Pyramides* (958-959) :

Je n'ai pas fait cela contre lui :  
c'est lui qui m'a provoqué,  
c'est lui qui m'a attaqué !

A quoi les partisans d'Osiris devaient rétorquer, sans nier le fait, qu'Osiris avait agi « par méprise ».

Cette explication des partisans de Seth remon-

tait donc à l'époque thinite. C'était la vengeance d'un mari trompé qui avait provoqué le meurtre d'Osiris selon le plus ancien document que nous possédions.

L'assassinat d'Osiris devait suivre de peu dans le drame la découverte de l'adultère de Nephtys.

Que ce meurtre ait été représenté sur la scène, la preuve en est donnée par le fragment :

(Col. 30 - 32) HORUS, *aux Suivants du Châtré.*

Ne frappez pas mon père que voici !

HORUS, *à Osiris.*

J'ai frappé pour toi ceux qui t'ont frappé.

Ce petit texte, comparé à ce qui suit, donne matière à réflexion. D'abord la mention des Suivants du Châtré (c'est-à-dire de Seth) se justifie par ce qu'ils étaient en réalité. Mais à ce moment-là c'étaient encore des tueurs anonymes. La preuve en est que Seth, un peu plus tard, va prendre part avec Horus aux recherches entreprises pour retrouver le corps disparu d'Osiris. Il n'était donc encore à ce moment-là ni démasqué, ni même soupçonné.

Horus tentait de défendre son père. Celui-ci tué, il abattait à son tour les assaillants. Normalement on n'aurait jamais dû découvrir, tous les exécutants ayant disparu, quel avait été l'instigateur de ce meurtre. C'était certainement le calcul de Seth.

Mais l'enlèvement du corps d'Osiris faisait rebondir le drame.

Cet épisode, qui n'est représenté par aucune citation conservée, a dû nécessairement exister, puisqu'on se met peu après à la recherche du cadavre d'Osiris. Celui-ci avait donc été dérobé. Seth

avait craint que des funérailles ne procurassent à Osiris une survie, dont il le privait en faisant jeter son corps à l'abandon et par conséquent à la destruction.

Horus, dès qu'il s'apercevait de la disparition du corps d'Osiris, donnait l'ordre de le rechercher.

D'abord à Thot :

(Col. 122) HORUS, à *Thot*.

Cherche-moi mon père !

Puis à ses enfants, qui étaient, en le sait, au nombre de quatre : Amset à tête humaine, Hâpi à tête de cynocéphale, Douamoutef à tête de chacal, Québehsnéouf à tête de faucon :

(Col. 113 et 117) HORUS, aux *Enfants d'Horus*.

Cherchez-moi mon père !

Un curieux passage est à greffer à cet endroit :

(Col. 119) LES ENFANTS D'HORUS, à *Nout*.

Elève tes enfants au ciel, en laissant ton arrière-train au sol !

La teneur de cette demande s'explique au mieux si l'on se rappelle les données de la cosmologie égyptienne. Le ciel était conçu comme le corps de la déesse Nout arqué au-dessus de la terre. Les pieds de la déesse étaient posés au-delà de l'horizon oriental, son aine à la hauteur de cet horizon, et la bouche de sa tête inclinée se trouvait à la hauteur de l'horizon occidental. Nout était ainsi en posture d'enfanter le soleil le matin et de l'avaler le soir.

Ce que demandent ici les Enfants d'Horus à Nout ce n'est pas de se déplacer, ce qui bouleverserait l'ordre de l'univers, mais seulement d'agir avec ses bras, qui pendent librement, pour les por-

ter au ciel. Ils le spécifient en mentionnant que la déesse peut rester en place.

Une glose explique : *Elever les enfants de Nout, qui sont les Suivants de Seth*. C'est donc de ceux-ci qu'il s'agit ici. Ils doivent déjà être fortement soupçonnés d'avoir été impliqués dans le meurtre d'Osiris. Aussi ils font présenter leur requête par les Enfants d'Horus et se font mentionner, en taisant le nom de leur chef et père, comme Enfants de Nout, ce qu'ils étaient en réalité en tant que ses petits-fils. On peut se demander quel était le but de cette recherche dans le ciel : peut-être les séides de Seth, qui savaient pertinemment où se trouvait le cadavre d'Osiris puisqu'ils avaient aidé leur chef à l'y transporter, voulaient-ils égarer les recherches et entraîner aussi les Enfants d'Horus à leur suite.

Pendant ce temps Horus recherche sur terre le corps de son père en compagnie de Seth, ce qui prouve que ce dernier n'a pas encore été démasqué. Il aperçoit un « tas », que la glose (col. 137) explique comme étant Osiris gisant. Il hèle le dieu de loin :

(Col. 137 - 138) HORUS, *au Châtré*.

Vois, un tas dans la nuit est là-devant.

HORUS, *à Osiris*.

Eh dieu, à moi !

En s'approchant Horus ne peut faire autrement que de constater que son père est bien mort. Il se jette alors sur lui et il l'embrasse en pleurant. Dans cette posture touchante, il se tourne vers Kêb, le père et le souverain des dieux, comme l'expliquent les didascalies : (Col. 101) *C'est quand Horus étreint son père et se tourne vers Kêb*, et (Col. 104)

*C'est quand Horus pleure sur son père et se tourne vers Kêb.*

(Col. 105) HORUS, à *Kêb*.

Ils ont assassiné mon père, (col. 106) ils ont fait qu'il faille le pleurer. (Col. 102) Je tiendrai embrassé mon père que voici, qui est inanimé jusqu'à (col. 103) ce qu'il en soit guéri.

Puis, s'adressant à Osiris comme si celui-ci pouvait l'entendre et agir avec lui au-delà de la mort, Horus ajoute :

(Col. 110) HORUS, à *Osiris*.

Allie-toi, ô mon père, à moi ! (Col. 111) Nous vaincrons celui qui a enlevé ton corps. (Col. 108) Je saisirai son bras (col. 109) en sorte que son cœur ne s'éveillera plus contre toi, (col. 33) ni que sa bave ne jaillira plus contre toi.

C'était là la préparation de la scène suivante, dans laquelle Thot, sur l'ordre d'Horus, devait entraîner Seth par le bras pour le placer sous les pieds d'Osiris. Mais nous n'en sommes encore pas là. La culpabilité de Seth n'a pas été encore reconnue. Pour l'instant Horus se contente de prescrire à ses enfants d'enlever le corps d'Osiris du lieu où il a été ignominieusement abandonné.

(Col. 115) HORUS, aux *Enfants d'Horus*.

Emportez mon père que voici, (col. 116) placez-vous sous lui !

C'est alors qu'Isis et Nephtys, avec une sollicitude féminine, proposent de réparer l'outrage fait au cadavre d'Osiris en l'installant sur une estrade comme un roi régnant :

(Col. 50) ISIS et NEPHTYS, aux *Enfants d'Horus*.

Construisez un piédestal à celui qui a été gisant !

Ici il y a une grave lacune dans la reconstitution du drame. Jusqu'alors Seth paraissait indemne

de tout soupçon en ce qui concernait l'assassinat d'Osiris. Brusquement, semblerait-il, il est devenu l'ennemi principal d'Osiris, celui qu'il fallait placer sous les pieds du dieu pour que le triomphe de celui-ci fût complet. Il y avait sûrement un épisode, maintenant entièrement disparu, dans lequel Seth se trahissait comme instigateur du meurtre.

Aussi Horus ordonne à Thot de placer Seth sous les pieds d'Osiris. Ce n'est pas facile, car Seth ne veut pas se laisser approcher : il résiste (col. 21 et 51) et, bien que Thot doive le tirer par le bras (col. 126), il faut à ce dernier l'aide des Enfants d'Horus pour le pousser sous Osiris (col. 5) et le maintenir de force (col. 48) en le liant. Pendant ce temps Seth se débat (col. 21), crie (col. 24, glose) et, finalement vaincu, pleure (col. 49, glose).

(Col. 128 - 129) HORUS, à *Thot*.

Tire, je t'en prie, son bras pour cela (5).

SETH, à *Thot*.

Je défends que tu m'approches !

(Col. 49) HORUS, aux *Enfants d'Horus*.

Maintenez-le sous lui, (col. 52) faites-le se tenir tranquille en le liant !

Le résultat atteint, Thot selon l'usage rend compte de l'exécution de l'ordre à celui qui l'avait donné. Il s'en attribue, du reste, tout le mérite comme si le succès n'était pas dû à l'intervention des Enfants d'Horus.

(Col. 127) THOT, à *Horus*.

J'ai tiré son bras vers ton père que voici, (col. 124) j'ai mis en place ton père que voici.

---

(5) C'est à dire pour placer Seth sous Osiris.

Seth, réduit à l'impuissance, était alors l'objet de sarcasmes de la part des personnages du drame, Horus, Thot et finalement tous les dieux, qui défilaient pour féliciter Osiris de son triomphe :

(Col. 125) HORUS, à *Seth*.

Je te surveille : on t'a donné ce que tu méritais. (Col.38)  
Tu ne t'éloigneras plus d'en-dessous de Celui qui est plus grand que toi, (col. 24) tu n'intrigueras plus en étant sous lui.

(Col. 23) HORUS, à *Osiris*.

Comme il est gracieux, ce Grand, d'aspect !

(Col. 6) THOT, à *Seth*.

Cela ne te semblera pas long d'être sous un plus grand que toi !

(Col. 7) THOT, à *Osiris*.

Son cœur ne doit pas se rafraîchir là-dessous !

(Col. 22) LES DIEUX, au *Châtré*.

Tu ne t'éloigneras pas d'en-dessous de Celui qui est plus grand que toi.

On peut se faire une idée de cette mise en scène par la vignette du Triomphe d'Osiris insérée dans le Livre de l'Am-Douat à partir de l'époque perse <sup>(6)</sup> : Osiris, coiffé de la haute mitre blanche et serré dans son linceul, est assis sur un trône ; contre les flancs du trône, un personnage, les bras liés derrière le dos, est figuré en train de choir ; l'extrémité de longues cordes nouées à ses coudes est tenue par quatre dieux debout derrière Osiris. Ce n'est qu'une construction schématique par addition de symboles, qui ne laisse pas préjuger de

---

(6) Par exemple sur le sarcophage de Taho (D 9) au Musée du Louvre. Charles Boreux, *Musée du Louvre, Antiquités égyptiennes, Catalogue-guide*, I, Paris 1932, pl. XI.

l'adaptation scénique. Le plus simple est d'imaginer que Seth, lié, était placé sous les pieds d'Osiris siégeant sur un trône.

C'est à cet endroit du drame qu'il convient de placer l'épisode du choix des deux adoratrices, Isis et Nephtys, qui accompagnaient régulièrement dans l'iconographie égyptienne l'effigie d'Osiris sur son trône :

(Col. 121 - 122) ISIS et NEPHTYS, à *Osiris*.

Voici celles qui t'adoreront. Choisis-nous de grâce, ô Grand !

En effet un passage des *Textes des Pyramides* (626 - 628), résume ainsi le scénario qu'on vient de reconstituer, et le confirme :

La Grande Ennéade te venge. Elle a mis pour toi ton ennemi sous toi. « Porte plus grand que toi », lui dit-elle, « en ton nom d'Itefa-our. » Elève plus grand que toi, « lui dit-elle, « en ton nom de Ta-our ». Tes deux sœurs Isis et Nephtys viennent vers toi. Elles te guérissent, la Grande Noire en ton nom de Kem-our, la Grande Verte en ton nom d'Ouaj-our.

Après les sarcasmes il y avait donc l'installation d'Isis et de Nephtys, pour la sauvegarde d'Osiris. Le thème du triomphe d'Osiris était ainsi complet.

Le lien qui unissait la scène du Triomphe d'Osiris aux fragments de la légende de l'Œil d'Horus terminée par le Triomphe d'Horus, qui constituent le second groupe important de ce qui subsiste du drame sacré que nous étudions ici, est difficile à définir.

Il ne reste des épisodes intermédiaires qu'un passage qui suppose un combat général entre Horus et Seth, et leurs partisans. La didascalie en est explicite : *C'est quand Horus combat avec Seth* (col. 56). Les gloses insistent dans le même sens : *Horus*

*et Seth combattent* (col. 57), *Les Enfants d'Horus et les Suivants de Seth combattent* (col. 58). Kêb les excite à la vaillance :

(Col. 57 - 58) KEB, à *Horus et au Châtré*.

Soyez courageux !

HORUS, aux *Enfants d'Horus*.

Vous aussi soyez courageux !

Il est vraisemblable que, dans le texte original, Seth adressait la même recommandation à ses suppôts.

Dans quelles circonstances faut-il placer ce combat ? Comment Seth avait-il été libéré de la servitude de porter Osiris ? Qu'en était-il advenu par la suite ? Autant de questions qu'on doit laisser sans réponse.

A un certain moment l'action semble avoir rebondi par la faute de Thot. En rapprochant les deux didascalies : (Col. 8) *C'est quand Horus est fâché et qu'il reprend son Œil brutalement de la main de Thot qui venait comme porteur du morceau prélevé de toutes les victimes* et (col. 18) *C'est quand Thot donne un œil d'Horus à Seth et l'autre œil d'Horus à celui-ci*, on devine ce qui s'est passé.

L'incident est survenu au cours d'un sacrifice offert à la fois à Horus et à Seth, sans doute en vue de sceller leur réconciliation après le combat. Thot en était l'officiant. D'après le rite il devait, au moment de l'abattage du taureau de sacrifice, détacher la cuisse antérieure de la victime pour la présenter au bénéficiaire. Or il y avait deux bénéficiaires de ce sacrifice de pacification, Horus et Seth. Thot crut agir correctement en offrant une cuisse à Horus et l'autre à Seth.

Liturgiquement il n'y avait à cela aucun inconvénient. Mais symboliquement c'était loin d'être la

même chose. Il ressort en effet de nombreuses formules d'offrandes que les prémices de l'oblation — la cuisse dans l'espèce — étaient considérées comme étant l'Œil d'Horus et tous les biens dont celui-ci était le gage. Symboliquement Thot avait donc livré à Seth un des deux yeux d'Horus.

Aussi Horus le prenait fort mal. Alors que Thot, après avoir donné un œil symbolique à Seth, se dirigeait vers Horus pour lui remettre l'autre (col. 18), Horus furieux s'avavançait à sa rencontre et brutalement (col. 8, littéralement « en grand de poitrine », c'est-à-dire en se lançant contre lui la poitrine en avant comme un faucon à l'attaque) il arrachait l'œil de ses mains. Thot essayait de se justifier au sujet de l'œil livré à Seth, mais, comme ses excuses étaient maladroitement, Horus le tançait vertement et Isis lui faisait remarquer qu'il aurait mieux fait de se taire. Voici les bribes qui subsistent de cette scène :

(Col. 19) THOT, à *Horus*.

Horus, reçois pour toi ton œil : il ne te sera plus arraché.

(Col. 20) HORUS, à *Thot*.

Mon œil est attristé à cause de toi (Col. 39) Goûte-la ta vilénie !

(Col. 9) ISIS, à *Thot*.

C'est ta lèvre qui a agi contre toi. (Col. 10) Est-ce que ta bouche s'ouvrira encore ?

Horus ne s'en tenait pas à la semonce administrée à Thot. Il entendait récupérer son œil. Pour cela il s'adressait d'abord à Seth qui, en essayant de mordre l'œil pour le dévorer, n'avait réussi qu'à le faire saigner. Horus promettait à Seth de ne pas le punir s'il obtempérait :

(Col. 73 - 75) HORUS, *au Châtré*.

Si je récupère mon œil que tu as fait rougeoier, je défendrai qu'on frappe celui qui m'a persécuté. Apporte-moi mon œil que tu as fait rougeoier, qui est devenu rouge dans ta bouche !

Mais comme Seth refusait de se rendre à cette injonction, Horus s'adressait à ses enfants et aux Suivants de Seth, et plus spécialement enfin à ces derniers :

(Col. 78) HORUS, *aux Enfants d'Horus et aux Suivants de Seth*.

Donnez-moi mon œil qui éclairait mon visage (col. 79) et qu'il a rapiné. (Col. 100) Donnez-moi mon œil, j'en serai satisfait. (Col. 86) Placez-le-moi.

(Col. 67) HORUS, *aux Suivants de Seth*.

Apportez-moi mon œil à mon visage !

Mais entre-temps la situation avait changé. L'œil meurtri par Seth lui avait finalement échappé. Il fallait alors le prendre en chasse. Selon une didascalie (col. 66) Horus donnait à ses enfants l'ordre de le prendre au filet.

(Col. 77) HORUS, *aux Enfants d'Horus*.

Apportez-moi mon œil étincelant qu'il a laissé échapper, (col. 16) Donnez-moi mon œil qui reste . . . (*détruit*).

La mutilation à la fin de ce passage enlève tout espoir de savoir où l'œil s'était réfugié. Ce devait être à un endroit assez inaccessible, car les Enfants d'Horus prenaient Kêb à témoin de la difficulté d'exécuter cet ordre :

(Col. 68) LES ENFANTS D'HORUS, *à Kêb*.

Ce n'est pas facile ce qu'il nous est prescrit de faire !

Ils y réussissaient pourtant, car l'œil, dûment pansé de ses blessures, était apporté devant Horus,

qui ordonnait alors de couper la carapace de bandages dont on l'avait entouré pour le guérir de ses meurtrissures :

(Col. 65) HORUS, *aux Enfants d'Horus.*

Que mon œil soit donné à quelqu'un qui fendra ce que vous avez enroulé autour de lui !

Ici devait prendre place un épisode impossible à comprendre à cause de sa mutilation :

(Col. 60 - 63) HORUS, *aux Enfants d'Horus.*

Apportez votre pavois sous mon œil !

HORUS, *à Thot.*

Qu'ils apportent eux-mêmes !

HORUS, *aux Enfants d'Horus.*

Je vous défends de . . . (*détruit*) . . .

Quoi qu'il en soit l'œil guéri était finalement apporté devant Horus par les Enfants d'Horus précédés de Thot. Celui-ci y allait alors de son petit discours :

(Col. 92) THOT, *a Horus.*

Prends ton œil guéri à ton visage, (col. 93) applique-le-toi à ton visage. (Col. 94) Il ne restera pas fixe pour avoir été macéré. (Col. 95) Reçois la fille divine issue de toi. (Col. 96) Recouvre d'elle ton visage en sorte qu'il soit parfumé. (Col. 81) Reçois ton œil et sois content de lui.

Les Enfants d'Horus s'approchaient alors de leur père. Ils lui remettaient l'œil en place en disant :

(Col. 70) LES ENFANTS D'HORUS, *à Horus.*

Reçois à ton visage ton œil qui a répandu du vin par leur faute (?). (Col. 82) Nous l'apportons, incline ton visage !

---

(7) La mythologie donnait comme origine au vin le sang qui avait coulé des blessures infligées à l'œil d'Horus par les partisans de Seth.

A quoi Horus répondait :

(Col. 71) HORUS, *aux Enfants d'Horus.*

Il ne se séparera plus de moi.

Toutes choses étant ainsi remises en ordre en ce qui concernait la personne d'Horus, le moment était venu de l'instaurer définitivement comme Seigneur de l'Eglise et de l'univers. La seconde partie du drame se terminait par un Triomphe d'Horus, comme la première avait été conclue par un Triomphe d'Osiris.

D'après la didascalie de la colonne 89 <sup>(8)</sup>, Thot rassemblait les dieux autour d'Horus en présence de Kêb, le père et le patriarche de toutes les divinités. Thot ouvrait la séance par un discours. Dans un fragment qui a été conservé, on voit qu'il s'y adressait à Osiris et revendiquait l'honneur d'avoir mis Horus à même de le venger.

(Col. 26 - 27) THOT, *à Osiris.*

... (*détruit*) ... .. J'ai nourri Horus pour qu'il te vengeât. Lorsque Horus est devenu grand, il a repris son œil ... .. (*détruit*) ... ..

A ce discours Kêb répondait en donnant à Horus l'investiture royale, aussi bien sur ses propres partisans que sur ceux de Seth.

(Col. 90) KEB, *aux Enfants d'Horus et aux Suivants de Seth.*

Entourez Horus, adhérez à votre maître !

A partir de ce moment-là, selon la didascalie de la colonne 46, *Horus est devenu puissant et ce qu'il dit on l'exécute pour lui.*

Il réclame d'abord la couronne :

---

(8) *Thot donne que les dieux entourent Horus en présence de Kêb.*

(Col. 46) (9) Donnez-moi mon diadème !

Puis on lui apporte les deux sceptres (glose col. 84) et les deux hautes plumes (glose col. 86), qui symbolisent les testicules de Seth et leur force virile (glose col. 85) annexée par Horus.

(Col. 84) THOT, à *Horus*.

Incorpore-les-toi (col. 85) comme ta force !

(Col. 86) HORUS, *aux Enfants d'Horus et aux Suivants de Seth*.

Placez-les-moi donc !

Enfin Thot amène devant Horus les deux enseignes à figure de chacal, les Ophoïs (glose col. 82), qui ouvraient partout le cortège royal quand le souverain se déplaçait.

(Col. 82) THOT, à *Horus*.

Je t'apporte les deux enseignes qui seront devant toi.

Horus à son tour les présente à ses partisans, qui marcheront derrière elles comme symboles de son œil délivré :

(Col. 134 - 135) HORUS, *aux Enfants d'Horus*.

Ce qui brillait contre lui est au-dessus de vos têtes, ce dont on a dépouillé Seth.

Mais Horus entend faire participer Osiris à son triomphe. Il l'invite donc à venir auprès de lui :

(Col. 36) HORUS, à *Osiris*.

Approche-toi de moi !

Devant ce groupe, qui réunit le père et le fils après tant de péripéties, Thot exprime les sentiments de tous les spectateurs du drame en s'écriant :

---

(9) L'appel de personnages a été omis dans cette colonne.

(Col. 35) THOT, à Horus.

Comme c'est gracieux ce qui a pris origine dans ton père que voilà !

Car on peut dire que toutes ces aventures et leur heureuse conclusion ont eu Osiris pour point de départ.

Mais il restait, après ce triomphe, un sort à régler : celui des vaincus, Seth et ses partisans, qui avaient assassiné Osiris et persécuté Horus.

Dans la légende d'Osiris, telle qu'elle apparaît dans les *Textes des Pyramides*, la punition des Suivants de Seth était d'avoir la tête coupée :

Pyr. 84 c O Osiris N, reçois les têtes des Suivants de Seth, que j'ai coupées.

Pyr. 1285 c Délivre Horus de ses liens, afin qu'il punisse les Suivants de Seth,

Pyr. 1286 a les saisisse, coupe leurs têtes, tranche leurs bras !

Pyr. 1286 b Tu les éventreras, tu arracheras leurs cœurs,

Pyr. 1286 c tu t'abreuveras de leur sang <sup>(10)</sup>.

Pyr. 1967 a Car N est mon frère, issu de la Cuisse,  
b qui juge les deux Compagnons, sépare les deux Combattants et enlève vos têtes, ô dieux !

Il en va tout autrement dans le drame que nous reconstituons ici. Horus déclarait d'abord à Kêb, en parlant de Seth, comme le précise la glose :

(Col. 88) HORUS, à Kêb.

Il a scellé le sort contre lui à cause de mon père que voici,

Autrement dit : le traitement indigne que Seth a fait subir à Osiris mérite la peine capitale.

De fait tout semblait s'orienter dans ce sens.

---

(10) Les Suivants de Seth étaient traités en bêtes de sacrifice.

On assistait aux préparatifs de l'exécution. Déjà Thot, dans son rôle de bourreau, lançait l'ordre :

(Col. 42) THOT, *aux Suivants du Châtré.*

Baissez la tête . . . . . (détruit) . . . . .

et Horus, en parlant de Seth précise la glose, confiait au dieu local <sup>(11)</sup> quel appétit il avait de se repaître de sa chair quand il aurait été sacrifié :

(Col. 44) HORUS, *au dieu local.*

Il exhale un fumet dont ma bouche a soif.

Mais au moment où Thot allait commencer le massacre en décapitant Seth, la voix de Kêb l'arrêtait :

(Col. 47) KEB, *à Thot.*

Laisse-lui sa tête, laisse-lui sa tête !

Horus ne pouvait qu'approuver un ordre venu de si haut. Il répétait donc, à Thot interloqué qui l'interrogeait du regard :

(Col. 43) HORUS, *à Thot.*

Laisse-lui sa tête !

Si leur chef était ainsi grâcié, ses sous-ordres devaient l'être comme lui. C'est pourquoi Horus ordonnait à leur sujet :

(Col. 98) HORUS, *à Thot.*

Laisse-leur leurs têtes !

Puis Horus expliquait aux dieux apeurés :

(Col. 99) HORUS, *aux Enfants d'Horus et aux Suivants de Seth.*

Kêb vous fait grâce, il vous laisse vos têtes.

---

(11) Le dieu de la localité où le drame se trouvait représenté.

L'allégresse était générale. Il n'y avait que Thot qui, frustré de l'exercice de sa fonction d'exécuteur des hautes œuvres, n'y participait pas et laissait voir son désappointement. C'est pourquoi, comme mot de la fin, Horus, s'adressant à Seth comme à un vieux camarade avec qui il se trouvait enfin réconcilié, lui désigne Thot (comme la glose l'indique) et lui demande :

(Col. 45) HORUS, *au Ohâtré.*

Quel chagrin a-t-il ?

C'est sans doute à la fin du drame qu'il faut placer, comme aboutissement de toute l'action, l'offrande qu'Horus faisait alors de ses deux yeux à Khenti-énérity, le très ancien dieu du ciel, de Létopolis, qui était aveugle :

(Col. 55) HORUS, *à Khenti-énérity.*

Mets les deux yeux à ton visage, en sorte que tu voies par eux !

Tout l'ordre de l'univers se trouvait donc rétabli grâce aux exploits d'Horus. Osiris était vengé et installé comme souverain des trépassés dans l'autre monde ; sur terre Horus avait mis fin aux perturbations de Seth ; dans le monde des dieux, le vieux dieu-Ciel de Létopolis avait recouvré la vue et il pouvait gouverner l'univers. Tout se trouvait donc pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Cette pièce s'avère avoir été, comme l'a remarqué Sethe, une œuvre de propagande en faveur de l'institution pharaonique, par laquelle Horus continuait sa mission sur la terre. Elle en montrait la légitimité et la bienfaisance.

L'absence totale d'allusions à la religion solaire oblige, comme l'a fait Sethe, à placer la composition de ce drame avant le début de l'Ancien Empire,

à l'époque thinite (3000-2778 av. J.-C.). Un autre trait, bien marqué, plaide en faveur de l'attribution à la même époque. C'est l'épisode de la « Clémence de Kêb », d'autant plus significatif qu'il allait à l'encontre de la tradition mythologique la mieux établie. On en saisit sans peine le dessein. Au lendemain de la réunion politique des deux Egyptes préhistoriques, la monarchie unitaire avait besoin de réaliser l'union de toutes les forces vives du pays et de rallier à sa cause ses adversaires de la veille. Kees a déjà décelé cette préoccupation dans le domaine religieux à l'époque thinite<sup>(12)</sup>. A la même date ce drame, qui proclamait l'amnistie totale et universelle pour les anciens ennemis d'Horus, montre le même souci dans le domaine de la littérature. Celle-ci s'avère avoir été dès les origines, et bien avant le Moyen Empire où on lui a récemment reconnu cet aspect<sup>(13)</sup>, un instrument de propagande au bénéfice du pouvoir établi.

**Etienne Drioton**

---

(12) Hermann KEES, *Der Götterglaube im alten Aegypten*, 2ème édit., Berlin 1956, p. 203.

(13) Georges Posener, *Littérature et politique dans l'Egypte de la XIIe dynastie* (Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, fasc. 307), Paris 1956.

## DELIRE

Son regard avait défoncé toutes les barrières pour envahir mon cœur d'emblée, et je me demandais : « Serait-ce là l'ultime faveur dont l'homme est gratifié à la veille de sa fin ? » Mon regard caressait ses cheveux, ses yeux, ses lèvres. « Quel dommage », me disais-je, « qu'il soit si tard ! » Un frisson violent avait secoué tout mon corps ; mon âme était en plein désarroi.

Décidément, la vie me jouait ses derniers mauvais tours. C'était une sale farce : au moment où elle s'apprêtait à me quitter pour l'éternité, elle me faisait entrevoir une félicité à laquelle j'étais loin d'être à même de faire face dans l'état où je me trouvais. C'était sa manière de m'humilier, car jamais je n'avais autant désiré vivre qu'en cet instant précis.

J'étais, en effet, étendu sur mon lit de mort, vaincu par le mal, cloué par la douleur. J'étais devenu l'ombre de moi-même : rien qu'un squelette sous une peau terne. Et — ironie du sort — c'était précisément à ce moment que l'âme

---

**N.D.L.R.** — Youssef el Sebaï est l'auteur de nombreux contes, romans, pièces de théâtre, scénarios de films, d'une veine humoristique et moderne. Il est actuellement Secrétaire Général du Conseil Supérieur des Lettres et des Arts.

sœur, que j'avais dilapidé tant de temps à rechercher, s'annonçait à l'improviste, semblant dire : « Me voici ! » Je l'avais enfin trouvée mais, hélas, à l'instant où ma dernière heure allait sonner !

Après trois jours de supplice et d'agonie, il m'importait fort peu que je fusse mort ou vivant. On m'avait transporté à l'hôpital avec une lettre de mon médecin traitant. On m'avait installé dans un fauteuil roulant et l'on m'avait conduit, à travers un corridor étroit, à une clinique où j'avais attendu que l'interne fit sa tournée. Le garde-malade qui avait piloté mon fauteuil errant avait chuchoté quelques mots à une infirmière qui était ensuite venue me demander la lettre de mon médecin. Pour la lire, elle était restée tout près de moi, et soudain, elle s'était aperçue que je la dévisageais, que je contempiais avec avidité sa chevelure blonde qui lui retombait jusqu'aux épaules et ses beaux yeux clairs dont le regard ensorceleur filtrait à travers de longs cils fascinants. Elle était sans conteste d'une beauté exceptionnelle car il n'est guère facile d'émouvoir un malade au chapitre de la mort, et il fallait que le spectacle fut vraiment fort peu commun pour m'avoir troublé de la sorte. Elle était certes resplendissante par l'originalité de ses traits, un petit nez bien à elle, des lèvres pareilles à un fruit mûr, des dents éclatantes, en un mot, de quoi réveiller un mort.

Une fois la lettre parcourue, elle avait pris mon pouls en regardant sa montre. Que n'avait-elle pu rester tout près de moi jusqu'à ma dernière minute, une minute qui — à mon gré — n'aurait jamais dû venir. Comme j'avais détesté la mort en cet instant ! J'aurais voulu demeurer

où j'étais, longtemps, bien longtemps ; j'aurais désiré que ma guérison traînât en longueur ; j'aurais souhaité que cette belle fille ne cessât de tâter mon pouls. Mais, hélas, elle avait lâché mon poignet. Elle avait écrit quelques mots sur ma lettre, l'avait remise dans l'enveloppe et m'avait recommandé de la donner au médecin quand il viendrait. Moi, je n'arrivais pas à détacher mes yeux des siens. Il me semblait qu'il y avait quelque chose de bien profond dans ce regard. J'avais l'intuition que, comme moi, elle était loin d'être superficielle. Elle devait être à la fois sensible et sentimentale. Voilà donc la personne à qui je pouvais confier mes pensées les plus intimes sans crainte qu'elle ne s'en étonnât ou qu'elle ne s'en moquât.

Comme elle s'était penchée sur moi, le regard plein de compassion, je lui avais dit :

— Je tiens à vivre.

— Et pourquoi y tenez-vous tellement ?

— Car je ne vous reverrai plus dans l'autre monde. Vous me manquerez.

— Mais il faut bien que, moi aussi, j'aie un jour dans l'autre monde.

— Vous ne serez plus la même. Je vous veux comme vous êtes. C'est pour cela que je veux vivre. Je ne voudrais pas attendre de crainte que le temps ne fasse son œuvre. Vous ne sauriez échapper à son emprise ; il fera de vous ce qu'il a fait des autres.

— Et qu'a-t-il fait des autres ?

— Il leur a enlevé toutes les possibilités de sensation et de perception. Il en fait des spectres se déplaçant sans vie, sans âme.

Elle avait esquissé un sourire et était partie en me lançant :

— Me faire cela, à moi ? Impossible.

J'avais regardé la lettre, et bien que je n'aurais pas dû la lire, je l'avais rapidement parcourue. C'était donc cela la cause de tout mon mal : un empoisonnement du sang. Le médecin n'avait pas tardé à venir. Il avait lu la lettre, jeté sur moi un coup d'œil rapide, puis avait appelé une autre infirmière aux cheveux noirs, aux traits fins, aux manières raffinées, et il lui avait donné des instructions.

La petite brune avait poussé mon fauteuil hors de la clinique. Je lui avais demandé où elle m'emmenait. « A la salle d'opération, pour une intervention urgente », m'avait-elle dit aussitôt. Je m'étais tenu coi, puis je m'étais hasardé à lui demander si je ne pouvais pas voir l'infirmière blonde avant d'être opéré. Elle avait voulu en connaître la raison. « C'est une question personnelle », lui avais-je expliqué. Elle m'avait paru fort étonnée, mais elle avait promis qu'elle la ferait mander. J'appréhendais de me faire opérer avant de la revoir. Je mourais d'envie d'avoir avec elle une rencontre, ultime adieu à l'âme sœur avant la minute fatidique.

A ce même instant, je l'avais vue venir vers moi, et quand elle se fut approchée, elle s'arrêta pour m'écouter. Son regard était toujours plein de cette tendresse et de cette compassion qui m'incitaient à me raccrocher à la vie. D'une voix faible, je lui dis :

— On va m'opérer ; j'ai le pressentiment d'être au bord de l'abîme. Dans ce grand monde qui bourdonne autour de moi, je me sens misérablement seul : ni femme, ni parents, ni amis. Si je venais à mourir, nul ne se trouverait auprès de moi, à mon lit de mort. Et pourtant,

je suis encore jeune et je possède au moins deux atouts : le souvenir et l'espoir. Ils rendent la mort si pénible ! Tout ce que je vous demande, c'est que vous veniez me voir après l'opération. Promettez-moi que vous viendrez ; vous soutiendrez mes forces. Je vous le répète, je n'ai dans ce monde que le souvenir et l'espoir... et vous.

— Je serai à votre chevet dès que vous vous réveillerez. Vous ouvrirez les yeux pour me trouver auprès de vous. Gare à vous si vous flanchez, vous me décevriez cruellement. Je serais vraiment furieuse si vous permettiez à la mort d'avoir le dessus. Vous devez vivre pour me dire ce dont vous allez rêver durant votre sommeil. Promettez-moi de ne pas mourir.

J'avais promis et elle était partie. J'étais plein de joie et d'espérance ; je devais vivre. Plus tard, on m'avait endormi et je n'avais plus rien senti. Je me souviens seulement comment j'avais commencé à revenir à moi. Au-dessus de moi, j'avais un masque couvert d'une étoffe rouge et, au delà, un épais nuage. Une lumière brillait au plafond. J'avais ouvert des yeux tout ronds ; je m'étais retourné ; je l'avais vue assise non loin de moi. Elle me regardait calmement en souriant. J'étais tout ému et je lui avais posé question sur question :

— Pourquoi vos cheveux sont-ils blonds ? Pourquoi vos yeux ont-ils tant de charme ? Pourquoi portez-vous cette blouse bleue ? Pourquoi tout ce silence et ce brouillard épais ?

— Et pourquoi toutes ces interrogations ?

— Je ne suis retourné à la vie que pour élucider ces questions. C'est pour cela que je

suis vivant. Je vous avais bien promis de revenir, n'est-ce pas ?

— Et qu'avez-vous vu durant votre sommeil ?

— J'ai vu un tas de choses... j'ai vu vos cheveux, vos yeux ; je vous ai vue tout entière. J'ai vu et regardé, et si je pouvais réussir à dénouer l'énigme de tout ce que j'ai vu, je pourrais savoir pourquoi vous êtes telle que vous êtes, pourquoi vous êtes devenue pour moi comme le jour et la nuit, comme la jeunesse et la vie, comme le printemps et l'automne, comme l'existence et l'au-delà. Je voudrais savoir comment vous respirez, comment vous dormez. Je voudrais connaître les plus petits détails de chaque minute de votre vie. Je voudrais, après m'être absenté durant le jour, revenir la nuit pour lire toutes les pensées qui animent votre petite tête ; pour écouter votre voix si douce lorsque le silence de la nuit nous réunit dans son intimité. Je voudrais marcher côte à côte avec vous ; courir et folâtrer parmi les arbres qui se chuchotent et les oiseaux qui flirtent. Je voudrais m'étendre à vos côtés sur la grève, me jeter avec vous dans les vagues. Je voudrais vivre avec vous de mille et une façons, dans mille et un endroits, si nombreux que la mémoire soit incapable d'en conserver tous les souvenirs. Je voudrais demeurer avec vous à jamais, même après la mort, car c'est grâce à vous, au souvenir et à l'espoir que je pourrai dominer le temps, la mort, le destin.

— Vous avez déjà vaincu la mort. Ne pouvez-vous pas, le souvenir et l'espoir aidant, avoir raison du temps et du destin ?

— Je ne les maîtriserai qu'avec vous, rien qu'avec vous !

— Écoutez-moi bien. Quand vous aurez quitté ces lieux, vous serez seul. Je ne serai plus avec vous, mais je demeurerai dans votre mémoire. Me verriez-vous plus tard que vous ne me reconnaîtriez pas, et vous verrais-je que je ne vous connaîtrais point. Et pourtant chacun de nous gardera de l'autre une image vivante toute notre vie durant. C'est cette image qui prend sa naissance en nous un jour dans notre jeunesse et qui nous représente telle personne sous des apparences idylliques, l'entourant d'un halo et lui découvrant des qualités mystérieuses et mirifiques de charme et de beauté. C'est cela qui vous a permis de vaincre la mort et le destin et de revenir à la vie, plein de doux espoirs et de desseins prometteurs. Tout le secret est là ; moi, je n'y suis pour rien. De cette expérience vous garderez, dans le plus profond de vous-mêmes, un rayon qui éclairera votre vie, une clarté immortelle qui persistera lors même que toutes les autres lumières viendraient à s'éteindre. Le temps ne pourra rien contre cette marque indélébile.

La jeune fille s'était alors tue. Elle s'était approchée de moi et j'avais senti ses lèvres se poser doucement sur les miennes. Tout d'un coup, elle s'était éclipsée ; la lumière du plafond avait disparu et je m'étais soudain senti enveloppé d'un brouillard opaque.

Bien plus tard, quand j'étais revenu à moi, la lumière du jour inondait la chambre où l'on m'avait placé. J'avais alors passé la journée dans la solitude à regarder je ne sais quoi dans le vide. J'avais le plus grand espoir de la revoir cette nuit même.

Je m'étais réveillé de nouveau pendant la

nuit et personne n'était auprès de moi. J'étais resté longtemps seul dans le silence qui régnait partout. La petite infirmière brune était ensuite venue, toujours si fine et souriante, pleine de tendresse et de sympathie. Je lui avais posé la question qui me brûlait les lèvres : « Ne viendra-t-elle pas, l'infirmière blonde qui était près de moi la nuit passée, celle qui m'avait rendu à la vie ? » Elle m'avait regardé de ses grands yeux noirs dans lesquels on pouvait lire un soupçon de reproche, et elle s'était tue. Mais qu'aurait-elle donc eu à me reprocher ? Elle ne m'avait pas donné le temps d'y penser ; elle avait répliqué :

— Non, elle n'est pas encore venue.

— Alors, je resterai éveillé jusqu'à ce qu'elle vienne.

— S'il en est ainsi, laissez-moi vous donner une tablette qui vous empêchera de dormir.

Elle m'avait donné une tablette et un verre d'eau et je les avais pris avec empressement. Je m'étais mis à l'observer ; elle avait toujours ce regard triste, un regard de reproche, me semblait-il.

Mais je m'étais endormi et je n'avais ouvert les yeux que le lendemain matin. Le soleil brillait à travers la fenêtre. L'infirmière de nuit, aux cheveux de jais, était toujours assise à mes côtés. Elle portait une robe fleurie ; elle devait avoir terminé son service. Je m'étais de suite enquis :

— N'est-elle pas encore arrivée ?

Hochant la tête lentement, elle avait voulu dire :

— Non.

— Et pourquoi êtes-vous ici à mes côtés ?

— Aujourd'hui vous retournerez chez vous ; je n'ai pas voulu vous laisser tout seul. J'ai pensé que vous auriez peut-être besoin de quelque chose.

Ce même jour, j'étais rentré chez moi, en effet, sans avoir vu la blonde infirmière. Ses paroles étaient restées, néanmoins, gravées dans ma mémoire : « Quand vous aurez quitté ces lieux, vous serez seul. Je ne serai plus avec vous, mais je demeurerai dans votre mémoire. Chacun de nous gardera de l'autre une image vivante toute notre vie durant... Le temps ne pourra rien contre cette marque indélébile. »

Je présume que ces mots n'étaient que pure fantaisie. Peut-être n'était-elle jamais retournée, ou peut-être était-elle revenue pendant que je sommeillais, accablé par la fièvre ; toujours est-il que je ne l'avais plus revue. Peut-être aussi que ce qui s'était passé entre nous n'avait été que la création d'une imagination surchauffée par le délire. Oui, tout cela était fort possible, fort probable. Qu'en sais-je ?

\*  
\*\*

A toutes les étapes de la vie, les gens s'imaginent qu'ils savent tout ce qu'ils doivent savoir ; ils pensent que ce qu'ils ne connaissent pas ne vaut pas la peine qu'on s'en inquiète.

Je suis maintenant marié, et il y a déjà longtemps que je me targue de connaître ma femme parfaitement. J'ai la conviction de lui avoir apporté le bonheur et tout ce qu'elle souhaite. Je sens qu'elle est satisfaite, heureuse.

Et pourtant, vous dirai-je qu'un soir, rompant son silence habituel, ses lèvres tout près

de mon oreille, elle me dit à mi-voix :

— Alors, tu ne me demandes pas : « Pourquoi tes cheveux sont-ils blonds ? Pourquoi tes yeux ont-ils tant de charme ? » Et veux-tu savoir maintenant pourquoi je suis comme je suis, ou dois-je forcément être blonde, porter une blouse et m'asseoir auprès de toi sous la lumière crue d'un plafonnier ?

Je n'ai pourtant jamais soufflé mot de ce secret à qui que ce soit. Ah ! Il y a une chose qu'il faut que je vous dise. La petite infirmière brune aux traits fins, qui veillait à mes côtés lorsque la fièvre se jouait de ma santé, lors de mon opération, celle qui ne ferma pas l'œil jusqu'à ce qu'elle m'eut tiré des affres de la mort, c'est celle-là même qui est devenue ma femme. Vous vous souvenez combien elle était vexée parce que je ne faisais que réclamer « l'autre », la blonde. Je vous ai raconté que, malgré mon impertinence, elle ne m'avait pas quitté d'une semelle, nuit et jour, se sacrifiant pour moi jusqu'au bout.

Soit, tout ceci est très beau, très édifiant. Mais malgré tout, je ne pourrai jamais oublier la jeune fille aux cheveux d'or, ni comment l'espoir de la revoir m'avait permis de vaincre la mort et de m'accrocher à la vie. Elle n'a pas tenu sa promesse ; elle n'est plus revenue, je l'admets. Je suppose aussi que ce qu'elle m'avait dit lorsqu'on me dirigeait vers la salle d'opération peut n'avoir été que paroles de circonstance qu'on débite d'usage aux moribonds condamnés d'avance. Je dois aussi dire qu'il est fort probable que les soins prodigués par ma femme, son abnégation et son dévouement aient éloigné de moi les menaces de la maladie et de la mort.

Mais une chose est certaine : c'est « l'autre » seule qui m'a donné la force de résister, de tenir bon, car c'est elle seule qui avait réussi à remplir mon âme d'espérance.

L'homme, la vie, l'espoir, autant d'énigmes.  
Qui donc jamais les devinera ?

**Youssef El Sebäi**

*traduction française*  
*de La Revue du Caire*



## L'AUBE DE LA PROSE ROMANCEE

Le critique littéraire sait qu'il ne rend pas des jugements péremptoires, mais qu'il expose son point de vue. Il en supporte toute la responsabilité, et s'il est satisfait quand les gens l'approuvent, il ne s'offense pas de ce que d'autres le contredisent. Sa bonne foi lui suffit, et tout ce qu'il désire c'est que les lecteurs lisent son œuvre et l'étudient attentivement.

### LES TRAITS DISTINCTIFS D'UNE EPOQUE

I. — 10 Février 1908

**L**e temps agit sans merci. Un demi-siècle à peine nous sépare d'une époque qui nous semblerait appartenir à une autre nation si nous permettions à notre mémoire de nous y ramener.

Voulez-vous, pour nous distraire, que nous débutions par une comparaison amusante entre le jeune homme d'aujourd'hui et celui d'hier ? Vous connaissez déjà le premier, le sosie de James Dean.

---

**N.D.L.R.** — Nous commençons ici la traduction d'une remarquable étude sur l'histoire de la prose romancée, ou de la prose au service de la fiction, — qu'il s'agisse de romans, de nouvelles ou de contes, — que vient de publier Yéhia Hakki, le grand écrivain égyptien, que nos lecteurs connaissent bien, et qui est aussi l'un des critiques les plus fins de la littérature arabe.

Quant au second, nous en trouvons le portrait caricatural dans les journaux humoristiques qu'on lisait à l'époque : « Un fez d'un rouge vif laisse dépasser une mèche frisée au fer ; une cravate surmontée d'une épingle en or ornée d'une pierre chatoyante ; une chemise rose dont le col lui arrive aux oreilles ; dans sa poche, une montre retenue par une grosse chaîne ; à son revers, une rose de la dimension d'une demi-pastèque ; des souliers pointus et serrés à ses pieds ; des moustaches symétriquement retroussées et dont les pointes atteignent aux cils ; dans sa main droite, une canne au pommeau d'argent doré... »

L'humour de cette époque est de deux types distincts. Le premier — plutôt rare — est spirituel et subtil. Ses protagonistes sont El Babli et Imam El Abd. C'est un genre qui nous manque aujourd'hui. Le second genre d'humour avait une production abondante. Elle était banale, quelconque, et nous ne la goûterions point. Voulez-vous savoir de quels bons mots riaient — ou étaient supposés rire — en ce temps-là les gens d'Égypte ? Écoutez celle-ci, tirée d'un des nombreux journaux satiriques dont les noms : L'Épouvantail, Le Diable du Zar, ..., présageaient sans équivoque les bouffonneries et des fadaises qu'on pouvait y lire :

« On demande à un membre du Conseil Législatif : « Avez-vous vu Londres lors de votre voyage en Europe, l'été dernier ? » Il répond : « Oui, par Allah, je l'ai rencontré à Paris. Il a insisté pour que je reste avec lui, mais je n'étais pas libre ! »

Certaines de ces histoires rigolotes étaient même présentées sous forme de vers. La poésie ne dédaignait pas de prêter son concours à la farce. En voici une que nous ne nous tracasserons pas de reproduire en alexandrins :

« Un candidat au mariage envoie un jour au père de 'Aziza un message à vous faire mourrir de rire. « Auriez-vous », lui dit-il, « une belle et jeune fille de bonne famille, instruite, gentille, pure, douce, sensée, ayant une bonne dose de savoir et dépassant les autres femmes par ses qualités ? Elle devrait aussi avoir une grande fortune qu'elle consentirait à céder à son époux aussitôt après les noces, et je la voudrais à tel point obéissante qu'elle accepte de quitter ses parents pour me suivre. » Et le père de 'Aziza de lui répondre : « J'ai reçu ta lettre, je l'ai lue, j'ai bien compris ce que tu demandes. Si je pouvais mettre la main sur celle que tu désires, je divorcerais de la mère de 'Aziza pour l'épouser ! »

Ces spécimens ne devraient pas vous faire croire que les contemporains de cette époque étaient amollis et dissipés, car — à part ces plaisanteries futiles — nous les voyons s'exprimer avec fermeté, agir avec persévérance et lutter avec opiniâtreté. Il y en a beaucoup parmi eux qui ont de l'étoffe : Cromer, Abbas, Mustafa Kamel, Saad Zaghloul, Loutfi El Sayed, Mohamed Abdou, Kassem Amin, Boutros Ghali, Ismaïl Abaza, Chawki, Hafez, Sabri, Wali El Dine Yeghen, Ali Youssouf, Ibrahim El Mouelhi, .....

Une lutte tenace était l'élément complémentaire du drame violent qui se jouait à cette époque durant laquelle le mouvement intellectuel s'était enflammé. Ce mouvement était d'autant plus vif qu'il tournait en rond et s'épuisait dans des polémiques partisans non exemptes d'inimités personnelles. Cette activité était limitée à une pléiade d'intellectuels de choix. Toutefois, des traces de leur influence se reflétaient sur certains groupes peu nombreux, éparpillés comme des îles dans un océan d'ignorance.

Il y avait peu d'écoles. Elles prenaient un soin spécial de « l'effendi » et du « fonctionnaire d'Etat » en coupant les ponts qui les reliaient à leur passé et à leur patrimoine littéraire. Toutefois, des bribes de cet héritage étaient encore restées, à l'abri des intempéries, entre les mains du commun du peuple. Ce genre d'érudits n'existe plus, hélas, de nos jours, et combien le regrettons-nous !

Nous savons, en effet, qu'Ibrahim El Mouelhi commençait sa journée en ouvrant les portes du magasin ; puis il chargeait le serviteur de guetter l'arrivée de son père et de l'en avertir. Entretemps, il se rendait chez son voisin, un herboriste, qui lui donnait des leçons de littérature. Qui était donc cet illustre marchand de plantes curatives qui servit de mentor à Mouelhi ? A mon regret, je n'ai pu retrouver son nom. Il semble que la littérature faisait bon ménage, à cette époque, avec l'herboristerie. En effet, le poète Hassan Abdel Bâcette avait, lui aussi, un tel commerce. Dans sa boutique étaient empilés des livres médicaux et le Canon de la médecine d'Ibn Sina (Avicenne). Lorsqu'un client lui demandait une herbe, il le questionnait sur l'effet qu'il en attendait, puis, compulsant les livres, il lui faisait connaître toutes les vertus de cette plante.

Le poète Ahmad Wahbi tenait un commerce de tarbouches (fez) dans le quartier d'El Ghouriah. Je rends grâce à Dieu de me donner ici l'occasion de parler aux lecteurs d'un tailleur spécialisé dans la confection des vêtements indigènes dans la région de Mahmoudiah. C'était le cheikh Mohamed Salem — puisse Dieu lui dispenser sa miséricorde. Je l'ai vu de mes propres yeux ; sa petite boutique était pleine de bouquins ; ils étaient rangés dans tous les coins et empilés jusqu'au plafond. Il y en avait sur la table courte sur pieds au-dessus de la-

quelle il dépliait ses étoffes. Il se privait de tout pour acheter des livres. Il parlait un arabe littéraire fort simple que les paysans parvenaient à comprendre, et ils n'y trouvaient rien d'étrange. Il avait pour voisin un horloger qui publiait une feuille religieuse.

Si je devais mentionner une date fatidique d'une époque en gestation telle que celle-ci, une date dont je pourrais dire qu'elle est le point tournant de son histoire, je ne saurais choisir que celle qui marqua l'arrêt subit du rire et de la plaisanterie pour les remplacer par la désolation et la tristesse. Je veux parler du 10 février 1908, jour du décès de Mustafa Kamel. Un seul mot illustre cet homme : « L'Etandard ». C'est le nom du journal (El Lewa) que publiait Mustafa Kamel. Il tenait le rôle de jeune premier dans le drame poignant qui se jouait à son époque et dont nous avons déjà parlé. Sa parole était une poésie, un chant, et l'héroïne bien-aimée était une jeune fille enchaînée : l'Égypte. Rien d'étonnant à ce que le destin ait choisi pour ce rôle un jeune homme aux traits et au parler agréables, aimé aussi bien des femmes que des hommes, à cause de sa douceur. Le malheur n'était pas qu'il mourût en pleine jeunesse — peut-être même que la mort fût, en l'occurrence, clémente, car qui sait ce qu'aurait été son sort s'il avait vécu jusqu'en 1914 ou 1919 —, mais le choc que cette mort provoqua devait être le signal de la fin dramatique d'une époque et du début d'une autre. Il se peut que les suites de cette scène finale ne se soient pas manifestées sur l'heure, mais elles devaient se faire sentir par la suite, petit à petit.

La nation était sur le point de briser son cocon; elle passait d'un stage de formation à un autre. Mustafa Kamel avait eu confiance en Abbas, le

khédivé (ils étaient du même âge), mais celui-ci l'avait trahi en s'entendant avec Cromer et avec Gorst, son successeur. Il avait eu confiance en la France, mais elle l'avait déçu en acceptant un compromis amical avec l'occupant. Il avait eu confiance en la puissance qui détenait le khalifat, mais celle-ci s'était éclipsée au moment crucial.

Finalement il restait l'élément original, tâchant de se connaître ; c'était le peuple, non le palais, car l'Égypte a son existence propre. Il s'agissait seulement de savoir où elle en était. L'ère du désordre et des situations équivoques était révolue.

Le hasard voulut qu'à ce moment même les courants qui, d'Europe, soufflaient sur l'Égypte ouvrent toutes grandes de nouvelles brèches. Les élèves de l'École des Langues sous la direction de Rifa'a El Tahtawi traduisirent mille ouvrages qui secouèrent les fondements des édifices anciens. Il avait fallu discuter des principes qui constituaient la base de ces œuvres pour s'assurer de leur véracité. Il s'ensuivit un mouvement de renaissance des lettres arabes avec intention de les expurger. L'imprimerie El Ma'aref (Les Connaissances), fondée par Ibrahim El Mouelhi, publia plusieurs ouvrages dans ce sens. Il fallait faire l'inventaire de l'héritage et en rectifier le contenu.

Nous avons donc devant nous deux courants culturels différents, chacun d'eux ayant fait un long chemin dans des sentiers dissemblables. Peu nombreux sont ceux qui s'étaient familiarisés avec les deux itinéraires, ceux qui s'étaient donnés la peine de suivre les deux programmes d'instruction en vigueur sous Méhémet Ali. Ce fut vraiment un jour néfaste dans l'histoire de l'Égypte que celui où Mehemet Ali tourna le dos à l'Azhar (où l'Azhar tourna le dos à Méhémet Ali, disent d'autres). Je

ne voudrais pas soulever ici la question de savoir qui est le coupable, mais il est résulté de cette rupture que le savoir qui venait d'Europe ne put pénétrer au sein de l'Azhar pour y fleurir comme il se devait. Il aurait pourtant pu s'y acclimater et il aurait évolué grâce aux cerveaux remarquables que nous offre la Haute-Egypte. Je ne puis que m'incliner devant l'érudition de ces hommes, en exaltant et en admirant leur étonnante tenacité et leur humilité dans l'acquisition de la science. Il y aurait eu ainsi un seul courant d'instruction et non deux. Malheureusement, une grande différence existera pendant longtemps entre ceux qui se sont abreuvés aux sources des connaissances occidentales et ceux qui se sont désaltérés uniquement à celles de l'Orient. Et pourtant les sciences profanes n'étaient pas étrangères à l'Azhar à cette époque. Examinez avec moi, par exemple, la somme d'érudition du renommé cheikh Ahmad Abou Khatwa, élève du cheikh Hassan El Tawil. Ce maître enseignait à son élève les lettres, l'histoire, l'astronomie, la géométrie, l'arithmétique, la logique et bien d'autres sciences d'après les œuvres d'El Maïbadi, d'Ibn Sina (Avicenne), de Naçir El Dine El Toussi, de l'imam El Razi, d'Euclide, d'El Gaghnimi, de Baha El Dine El Amili, d'Ibn El Hayem, etc... Dans ces leçons, la valeur du maître dépassait celle qu'on attachait au livre, de telle sorte que si l'élève voulait donner une référence sur son savoir, il lui suffisait de mentionner le nom de son professeur. Le cheikh Hassan El Tawil possédait cette connaissance intégrale si désirable et le plan que j'aurais voulu voir appliqué aurait pu généraliser cette connaissance étendue en unifiant les méthodes d'instruction en Egypte. En effet, le cheikh Hassan El Tawil ne s'est pas contenté des matières enseignées d'usage

à l'Azhar mais il a aussi appris l'arithmétique, la géométrie, l'algèbre et les autres sciences mathématiques ; il a lu l'histoire et a écrit des œuvres littéraires. Et avec cela il était vertueux, modeste, doué de noblesse, de grandeur d'âme et de largesse d'esprit. S'il avait vécu en Angleterre, il se serait trouvé à l'aise avec ses lords, car — comme eux — il avait l'habitude, dont il ne se départait jamais, de faire du sport et de passer ses « week-ends » à la campagne. Il méprisait les vanités de ce monde, ses bassesses et ses faussetés, et il était condescendant avec tous, frugal, s'habillait avec simplicité, avait un logement modeste et ne dépensait qu'une petite partie de ses appointements, distribuant discrètement le reste aux nécessiteux.

Une des conséquences des développements politiques que j'ai mentionnés et des courants qui ne cessaient de nous parvenir d'Europe fut que les gens de cette époque ne purent plus tolérer la façon d'écrire en usage jusqu'alors. On trouvait ce style désuet, grandiloquent et ridicule. La chose la plus remarquable, toutefois, fut que ce siècle créa un style mitoyen, associant la forme occidentale aux usages orientaux. Cette transformation se concrétisa grâce à la plume du cheikh Ali Youssouf, propriétaire du journal *Al Moayad*, un homme qui n'avait jamais approché la culture européenne ! Dans sa jeunesse, il avait écrit, comme ses contemporains, dans un style plein de fioritures. Puis, tout d'un coup, il fit volte-face et sa plume se mit à composer des textes exempts de préciosité et de fla-fla. Il se laissa guider uniquement par la pensée, par la stricte logique, en précisant le sens de ce qu'il voulait dire à l'aide de mots appropriés et en évitant toute prolixité. Il utilisa, sans sourciller, ce style concis en s'adressant aussi bien aux initiés qu'au

public en général. Malheureusement son œuvre n'attira pas suffisamment l'attention de nos critiques. Il était certes en avance sur son temps, mais ce qu'il y a de plus remarquable c'est qu'il a été le premier à donner au style journalistique arabe un caractère franchement égyptien. La presse était alors le porte-parole du monde des lettres et le cheikh Ali Youssouf lui donnait ainsi des directives dans l'art d'écrire, un art qui ne doit chercher son inspiration que dans l'âme même de l'écrivain. C'est ainsi que nous le voyons utiliser des expressions familières à l'homme de la rue. Il dit, par exemple : « Les ministres sont, à côté du conseiller, comme des zéros à gauche. » Ou bien encore : « L'Angleterre voudrait que le patriotisme des égyptiens constitue une collection qui n'ait pas sa pareille chez les autres peuples de la terre. »

Le journal *Al Moayad* a porté le nom de l'Égypte dans tous les pays du monde islamique. Quel homme extraordinaire que ce cheikh Ali Youssouf ! Sa finesse d'esprit a été reconnue par tous ses concitoyens à l'unanimité. L'histoire de sa vie politique et sentimentale est palpitante et mériterait d'être écrite. Je tiens à vous rapporter ici le texte de l'invitation qu'il a un jour lancée :

« De par la volonté de Dieu, nous commencerons, à partir de mardi, 2 octobre 1906, à imprimer notre journal *Al Moayad* selon une nouvelle méthode et en un format plus grand, au moyen d'une imprimerie électrique (rotative) qui fonctionne selon un nouveau procédé autre que celui connu. Elle imprime en une heure douze mille exemplaires du journal de huit pages, coupés, collés, pliés et comptés. Nous vous invitons à nous faire l'honneur de votre visite à la direction du journal, à trois heures de l'après-midi du dit jour, afin de voir fonc-

tionner cette magnifique machine pour la première fois en Egypte. Nous vous en remercions. »

Cette carte d'invitation est elle aussi un des traits particuliers de cette époque. Remarquez l'intensité de la joie naïve qu'elle exprime à l'idée de voir cette machine fonctionner. Elle me rappelle le Patriarche Amba Kyrillos, décédé en 1891. Il avait acheté en Europe une imprimerie pour l'église. Lorsqu'elle arriva à Alexandrie, il se trouvait au couvent de St. Antoine, en plein désert. Il envoya un message au vicaire du patriarcat du Caire, lui enjoignant d'organiser une cérémonie officielle pour la réception de l'imprimerie à son arrivée. Les sacristains, en tenue ecclésiastique, devaient se rendre à sa rencontre à la porte même du patriarcat, en chantant les cantiques consacrés. A ceux qui s'étonnaient de ces instructions, il répondit : « Si j'étais présent, j'aurais dansé comme l'avait fait David devant l'Arche d'Alliance ! »

Les vents qui soufflaient d'Europe avaient amené une graine inconnue du monde arabe : celle du roman. On en avait d'abord eu connaissance grâce aux traductions. En comparant cette nouvelle graine avec ce qu'ils détenaient, nos gens de lettres constatèrent la différence qu'il y avait entre les deux. Ce qu'ils possédaient ne consistait qu'en quelques biographies, des contes de mille et une nuits et des ouvrages qu'on n'étudiait que parcequ'ils faisaient autorité en grammaire et en rhétorique. Il y avait aussi quelques ouvrages qui ressemblaient tant soit peu aux romans occidentaux en ce qu'ils traitaient de personnages imaginaires, mais ce n'était que des embryons auxquels il manquait l'unité, l'exposé d'une thèse ou d'un principe. C'était des livres qui représentaient les siècles révolus et ne se rattachaient d'aucune façon à la société présente, d'au-

tant plus que, d'Europe, s'étaient infiltrés dans cette société certaines caractéristiques de la civilisation moderne qui en avaient modifié les us et coutumes et avait affaibli ses attaches avec le passé. Ce qui attira l'attention de nos intellectuels dans le roman nouveau venu c'est d'abord son caractère positif en même temps que récréatif et la place prépondérante qu'y occupe l'amour. Ce sentiment était un sujet qu'ils n'osaient approcher que d'une façon voilée, au début de certaines poésies, sous formes d'expressions galantes, timides et affectées. Nos auteurs remarquèrent ensuite — sans manquer d'en être un peu offusqués — que ces contes s'inspiraient d'une conception héritée de longue date et inconnue de la littérature arabe. En effet, la mentalité arabe s'accommode plutôt de l'abstrait, de l'impersonnel. Elle préfère parler de l'idée de l'homme que de l'homme lui-même. De plus, et avant toute chose, elle aime les étendues désertiques et la contemplation de leurs horizons ; elle a plus d'une attache avec le désert et sa nature merveilleuse au sein de laquelle s'estompent les problèmes particuliers de l'individu. Il en est résulté que les descriptions pittoresques et l'admiration des scènes naturelles furent leur premier souci. Ce sont ces sources qui leur ont fourni la matière de leurs chef-d'œuvre les plus saisissants.

Ce qu'il y avait donc de plus logique à faire, en premier lieu, était d'écrire des ouvrages traitant de l'époque contemporaine, et il fallait créer un pont entre les formes anciennes et les conceptions nouvelles pour arriver à décrire la société existante. El Sayed Mohamed El Mouelhi s'était chargé de cette tâche de grande portée en composant « Hadiçe Issa Ibn Hichame » (Causeries de Issa Ibn Hichame », édité pour la première fois en 1907. El

Mouelhi, grâce à sa perspicacité et à l'originalité d'un sujet ayant des attaches avec l'ère ancienne, a pu débarrasser son style des phrases rythmées, froides et dépourvues de naturel. Et bien qu'il ne soit pas parvenu à se libérer complètement de cette recherche exagérée des expressions rares et des résonnances phonétiques choisies, il a su faire usage de certaines phrases rythmées d'antan d'une façon nouvelle et moderne qui ne fatigue pas l'ouïe. Mais il y a encore dans cette œuvre, comme dans celles qui la précédèrent, un défaut capital. A peine en avez-vous lu les premières pages, que vous en saisissez déjà le plan, et vous pourriez vous arrêter à la fin du chapitre car vous connaissez d'avance le dénouement.

Ce n'est pas ainsi qu'étaient écrits les romans qui nous venaient de l'Occident. Si donc nos auteurs voulaient parler de la société contemporaine, il leur fallait suivre la nouvelle formule, s'exprimer en un style nouveau, approprié au genre. Il est heureux que les écrits de cette période s'étaient déjà libérés de la forme sophistiquée et des jongleries ridicules, grâce aux efforts des élèves d'El Afghani. El Akkad a décrit de main de maître cette évolution du style. Il dit :

« D'abord ce furent les phrases rythmées, aux séquences et aux rimes connues d'avance, reprises par toutes les plumes, introduites dans tous les sujets. Par la suite, la phrase rythmée s'amenda, c'est l'auteur qui désormais lui trouve des rimes plus ou moins nouvelles. Mais voilà que s'annonce le style ordonné, poli et les phrases ne sont plus rythmées ni des clichés stéréotypés. Finalement, les genres se multiplient et l'influence de la liberté sur la littérature devient évidente. »

La semence importée a donc donné naissance

à la forme nouvelle et a préparé la voie au style moderne. Mais au delà de ceci et de celà il y a quelque chose d'impondérable que j'appellerais la compréhension instinctive de l'essence même du roman, de sa vitalité, de son ambiance. Ne peuvent acquérir ce flair — ni peu ni prou, que ceux mêlés intimement à la culture occidentale. Les autres ont écrit des contes qui répondent peut-être à toutes les règles du genre, mais il manque à ces contes cet arôme discret qui en aurait fait des œuvres d'art. Cette constatation est encore valable de nos jours.

Il n'y a aucun mal à ce que nous reconnaissons que le roman nous est venu de l'Occident et que les premiers à adopter ce genre chez nous sont ceux qui ont bénéficié de l'influence de la littérature européenne, des lettres françaises en particulier. Et bien que certains chefs-d'œuvre de la littérature anglaise aient été traduits en arabe, il faut admettre que ce sont les lettres françaises qui furent à l'origine de nos créations dans ce genre. En effet le tempérament de l'Égyptien de l'époque dont je parle était tel, qu'il pouvait se sentir dépaysé en Angleterre, mais qu'en France il était comme chez lui. La ressemblance des courants culturels parmi les peuples du bassin méditerranéen en est probablement la cause. Une autre raison fort possible pourrait être le fait que les écrits de certains écrivains français ont joué un rôle d'importance politique dans l'existence de notre nation. Leur nom était devenu le symbole des mouvements de libération et, en conséquence, ils ont acquis chez nous une grande renommée. Pour ne citer qu'un exemple, nous mentionnerons Victor Hugo dont notre poète Hafez a traduit « Les Misérables ». El Manfalouti, lui aussi, n'a traduit que des œuvres françaises.

*(à suivre)*

**Yéhia Hakki**

## VLADIMIR VIKENTIEV

**L**e 8 février 1960, le Professeur Vladimir Vikentiev, professeur d'Égyptologie à l'Université du Caire, et savant de réputation mondiale disparaissait brusquement. *La Revue du Caire* pleure en lui non seulement un collaborateur dans le domaine de l'égyptologie mais aussi un écrivain, romancier de grand talent, dont nos lecteurs ont pu lire la *Chronique d'une vie* : I) *Le Choc* et II) *Le Retour de la Fiancée de Givre* (1).

Le professeur Vikentiev est né en Russie. Au sortir du lycée, il étudie la Philologie Égyptienne sous la direction du professeur Adolf Hermann à Berlin et de Boris Tarajeff à St-Petersbourg et à Moscou.

Sa première publication égyptologique a été un *Mémoire* publié en 1917 sur le *Conte des deux frères* (papyrus d'Orbiney), avec traduction, commentaires et parallèles folkloriques. Il exerce successivement les fonctions de Conservateur des Collections Orientales du Musée Historique de Moscou, de Conservateur des Monuments du Proche-Orient au Musée des Beaux-Arts de Moscou, de Directeur du Musée-Institut de l'Orient Classique à Moscou, et de Di-

---

(1) Voir *la Revue du Caire*, numéros d'octobre 1947 à janvier 1948 et novembre 1948 à mars 1949.

recteur du Musée Municipal d'Ivanovo-Voznessensk. Il est élu membre de l'Institut de Linguistique et de Littérature à Moscou.

C'est en 1923 que le professeur Vikentiev était venu poursuivre ses recherches en Egypte où il s'était fixé depuis. Dès 1924 il donne des cours de philologie égyptienne au Caire, à l'Institut d'Archéologie, alors rattaché à l'Ecole Normale, puis à la Faculté des Lettres (à Zaafarane et à Guizeh). Il est enfin nommé professeur à l'Institut d'Égyptologie de l'Université Égyptienne à Guizeh.

Le Professeur Vikentiev s'intéressait surtout à la littérature et au folklore comparés de l'Égypte ancienne et des autres pays. Il a publié, bien entendu, de nombreux ouvrages sur l'archéologie et l'histoire de l'Égypte antique.

Il écrivait en français avec beaucoup d'élégance et son style traduisait avec vivacité une pensée toujours jeune, curieuse, très informée de tout ce qui touchait à l'histoire, à la littérature et au folklore voire à la psychanalyse. Ses communications sont aussi remarquables par leur science que par la chaleur d'un cœur généreux qui cherchait toujours à retrouver au fond des mythes, des contes anciens comme des légendes ou des récits russes ou nordiques, les ressorts secrets de l'âme humaine.

Son grand roman *Chronique d'une vie*, dont les deux premières parties sont passées dans la *Revue du Caire*, est une œuvre de grand talent où le réel et l'imaginaire se mêlent aux symboles de la légende en parcourant pour ainsi dire le chemin inverse de celui que la littérature comparée suit du mythe à la psychanalyse.

Le professeur Vikentiev qui avait un vif penchant pour la littérature a composé également des

contes, des nouvelles, mais il ne cherchait pas à les faire publier.

\*  
\*\*

Nous avons reçu d'une de ses élèves à l'Institut d'Égyptologie, Mlle Dia Abou Ghazi, une notice émouvante, qui montre à quel point le professeur Vikentiev savait se faire aimer de ses étudiants. Cette notice est en même temps utile parce que Mlle Abou Ghazi a fait un effort pour constituer une première bibliographie de l'œuvre du défunt.

Nous sommes heureux de la reproduire ci-dessous, traduite de l'anglais :

« Le 8 février 1960, le professeur Vladimir Vikentiev nous a quitté, laissant dans la peine tous ceux qui ont connu son ardente vigueur d'esprit, son enthousiasme et son don de l'amitié. Le Professeur Vikentiev est l'un de ceux qui ont jeté les fondations des études égyptologiques en Egypte. Il a consacré la majeure partie de sa vie à tâcher d'éclaircir le sens de ses monuments antiques et son nom restera toujours associé à l'histoire de cette période.

Ses études par la méthode comparative de la littérature égyptienne seront toujours une lumière précieuse sur le chemin de ceux qui s'intéresseront à ce domaine.

C'est un grand choc de perdre son Professeur, mais c'est un devoir de rassembler les travaux d'un homme à qui nous devons tellement. Je tourne avec respect les pages de ses travaux scientifiques des trente dernières années (2).

---

(2) Abréviations utilisées : JEA = Journal of Egyptian Archaeology. ASAE = Annales du Service des Antiquités de

1929

1. *Notes and News* by V. Vikentiev, JEA., T. 15, p. 109, London, 1929.

1930

2. *La haute crue du Nil et l'averse de l'an 6 du roi Taharqa.* Recueil de Travaux publiés par la Faculté des Lettres de l'Université Egyptienne, 4e Fasc., Le Caire, 1930.

1931

3. Nâr - Ba - Thai. JEA. vol. XVII, p. 67 - 80, London, 1931.

1933

4. *Le signe et sa nouvelle variante.* ASAE., T. XXXIII Fasc. I, p. 17 - 26.
5. Les Monuments archaïques. I. *La Tablette en ivoire de Naqâda*, ibid., Fasc. 3, p. 208 - 234.

1934

6. Les Monuments archaïques, I. *La Tablette en Ivoire de Naqâda*, ibid., T. 34, p. 1 - 8.

1935

7. *The Metrical Scheme of the shipwrecked sailor.* BIFAOC., T. XXXV, p. 1 - 40.

1936

8. *A propos des « Sourcils » du roi serpent.* Pap. Ermitage No. 1115, col. 65, Bulletin of the Faculty of Arts of the University of Egypt, vol. IV, Part. 1. May 1936, p. 16 - 21.

1937

9. *Deux trombes narines qui évoquent l'Égypte ancienne.* Bulletin de la Société astronomique de France, 51e année, Oct., 1937, p. 476 - 478.
10. Comme co-auteur : *Collection des antiquités achetées en Syrie et en Égypte par Paul Babrovsky*, Paris, 1937.

1940

11. *L'Enigme d'un Papyrus* (Berlin p. 3024). *La Légende des deux frères et la recherche de l'immortalité*, 1er Mémoire. Le Caire, 1940.

1941

12. *Voyage vers l'île lointaine.* *Les nouveaux aspects du*

---

l'Égypte. BIE = Bulletin de l'Institut d'Égypte. S. = Séance. BIFAOC = Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire.

*conte du naufragé. La légende des deux frères et la recherche de l'immortalité.* second Mémoire. Le Caire, 1941.

1942

13. Les Monuments archaïques II, *La Tablette en ivoire de Naqâda.* ASAE., T. XLI, p. 277 - 294.

1943

14. *Quelques mots énigmatiques dans un texte astronomique.* ASAE., T. XLIII, p. 115 - 131.

1947

15. *L'Enfant-Gazelle et ses anciens sosies. Réalité et Légende.* Bulletin of the Faculty of Arts, Fouad I University, Vol. VIII, Part, II, p. 7 - 18.
16. *A propos d'un extrait de la stèle d'Emheb,* *ibid.*, Vol. IX Part. I, p. 113 - 129.

1948

17. *Horus et Moïse, Heryieb of Horeb.* ASAE. T. XLVIII, Fasc. I, p. 21 - 41.
18. Les Monuments archaïques III, *à propos du soi-disant nom de Menès dans La Tablette de Naqâda,* *ibid.*, Fasc. II, p. 665 - 685.
19. *Bouloukiya - Gilgamish - Naufragé - Rapports Folkloriques arabes, babyloniens et égyptiens.* Bulletin of the the Faculty of Arts. Fouad I University, Vol. X, Part. I, p. 1 - 45.
20. *Les titres d'Emheb (Stèle d'Edfou),* *ibid.*, p. 81 - 88.
21. *Le retour d'Ulysse du point de vue égyptologique et folklorique. Parallèles anciens et moyenâgeux.* (S. du 5 Novembre 1945), BIE., T. XXIX, p. 183 - 242.
22. *La première histoire de Setné Khamouas et quelques contes apparentés* (S. du 5 Décembre 1946), *ibid.*, p. 301 - 318.

1949

23. *Le Conte Egyptien des deux frères et quelques histoires apparentées. La fille-citron, la fille du Maschand, Gilgamish, Combabus.* Bulletin of the Faculty of Arts, Fouad I University, Vol. XI, Part, II, p. 63 - 111.
24. *La traversée de l'Oronte. La Chasse et la veillée de nuit du Pharaon Aménophis II, d'après la grande stèle de Mit-Rahineh.* (S. du 15 décembre 1947). BIE., T. XXX 1949, p. 251 - 307.

1950

25. *L'ancien conte égyptien des Deux Frères*. Ext. de la Revue des Conférences Françaises en Orient, Le Caire (Déc., 1950).

1951

26. *Wladimir Semionovitch Golenichtcheff (1856 - 1947)*. Bulletin of the Faculty of Arts, Fouad Ist. University, Vol. XIII, Part. I, p. 1 - 9.
27. Les Monuments archaïques IV - V, *Deux Rites du Jubilé Royal à l'époque Protodynastique* (S. du 14 Janvier, 1950), BIE., T. XXXII, p. 171 - 228.

1952

28. *Les Divines Adoratrices de Wadi Gasus*. ASAE., T. LII, p. 151 - 159.
29. *Une nouvelle version de l'ancien conte Egyptien des « Deux Frères » : Le Fils Chéri, conte grec, Zoulvisia, Conte arménien. Addenda : La fille dans le Laurier et la Fille aux mains coupées*. Bulletin of the Faculty of Arts, Fouad Ist University, Vol. XIV, Part II, p. 97 - 111.

1953

30. *La légende d'Osiris à travers le Monde*. *ibid.*, Vol. XV, Part. I, p. 15 - 36.
31. *L'Enigme d'un Papyrus*. Images, No. 1268, p. 6 - 7. Le Caire (26 Déc., 1953).

1954

32. *A propos de la stèle d'Emheb et de son Interprétation par M. Etienne Drioton*. Bulletin of the Faculty of Arts, Fouad I University, Vol. XVI, Part. I, p. 63 - 68.
33. *En marge des récentes découvertes archéologiques de Saqqarah*. La nouvelle Pyramide de Saqqarah ne pouvait pas contenir de Dépouille car il s'agit, en fait, d'un cénotaphe et non d'une tombe. Ext. du « Progrès Egyptien », No. 151 (29 - 6 - 1954).
34. *Le Pharaon de Saqqarah est-il vraiment un inconnu ?* *ibid.*, No. 154 (2 - 7 - 1954).

1955

35. *Le dernier conte de Shéhérazade (« Le conte de Ma'rouf ») et ses sources anciennes*. The Bulletin of Faculty of Arts. Cairo University. Vol. XVI, Part. 2, p. 55 - 99.
36. Les Monuments archaïques : VI, *La Tablette en Ivoire d'un haut Fonctionnaire du Roi de la 1ère Dynastie*

*Wenewty - Ouenephès.* (S. du 2 Novembre, 1953). BIE., T. XXXVI, Fasc. 2, p. 293 - 315.

37. *Quelques aperçus sur les nouvelles Découvertes archéologiques,* « La Revue du Caire », Vol. XXXIII, No. 175, p. 109 - 124. (Numéro spécial, Les Grandes Découvertes archéologiques de 1954).
38. *Quelques considérations à propos des Statues de Taharqa trouvées dans les ruines du Palais d'Esarhaddon.* Sumer, Vol. XI, p. 111 - 114. (Baghdad).

## 1956

39. *Les trois Inscriptions concernant la Mine de Plomb d'Oum Huetat.* ASAE., T. 54, Fasc. I, p. 179 - 189.
40. *Le Dernier conte de Shéhérazade « Le conte de Ma'rouf » et ses sources anciennes.* Bulletin of the Faculty of Arts, Cairo University, Vol. XVII, Part. I, p. 111 - 166.
41. *Le Silphium et le Rite du Renouveau de la Vigueur.* (S. du 4 Novembre, 1954). BIE., T. XXXVII, p. 123 - 150.
42. *Les Rites de la Reinvestiture royale en tant que champ de recherches sur la période archaïque Egypto-Libyenne.* *ibid.*, p. 271 - 316.
43. *La Déesse Anouget de Tell Nebi Younès,* Sumer, Vol. XII, p. 76 - 79. (Baghdad).

## 1957

44. *Nâry-Bu-Thai Mâba.* ASAE., T. 54, Fasc. 2, p. 295 - 298.

## 1958

45. *Etudes d'Epigraphie Protodynastique. I. Quelques cas où se lit Dzi et signifie « suc »,* *ibid.*, T. LV, Fasc. 1, p. 25 - 33.

## 1959

46. *In Memoriam Dr. Mohamed Zakaria Ghoneim.* « Le Progrès Egyptien, » LXXI<sup>e</sup> année, No. 11 (13 Janvier, 1959), p. 3, cols. 4 - 5.
47. *La Reine Djoser-Onkh. Nouvelle attribution de la construction pyramidale de Saqqarah Sud.,* *ibid.* (1 - 10 - 59).

Ceci ne constitue cependant pas la fin de ses travaux scientifiques. Au cours des prochaines années d'autres communications et théories du Professeur Vikentiev vont être publiées dans les prochaines livraisons des *Annales du Service des Anti-*

*quités de l'Égypte* et du *Bulletin de l'Institut d'Égypte*. Ce qu'il nous fait espérer aussi c'est que quelqu'un se trouve pour continuer ses remarquables travaux de recherche.

Dia' Abou Ghazi.

\*  
\*\*

Cette notice de Mlle Abou Ghazi sera très utile aux chercheurs.

Il est certain qu'un Maître qui a su inspirer des sentiments de si sincère admiration pour ses travaux et pour sa personnalité et communiquer à ses étudiants — qui sont devenus aujourd'hui les principaux archéologues égyptiens — le désir de la recherche n'a pas mené une existence inutile et a bien mérité de la Science et de l'Égypte.

**Alexandre Papadopoulo**

## Salut, Beauté

N.D.L.R. — *Nous présentons ici à nos lecteurs un nouvel auteur arabe, dont c'est la première traduction en langue étrangère. Gazibya Sidky est sans doute la représentante la plus typique de la jeune génération des femmes-écrivain arabes. Avec Zoheir Qalamawy, dont la Revue a déjà publié une étude, mais qui est plutôt une essayiste universitaire, Amina el Saïd, plutôt journaliste, elle forme un triumvirat de femmes qui revendiquent avec beaucoup de succès une place dans la littérature et le journalisme. Mais comme les trois mousquetaires étaient quatre, il faut citer aussi Jacqueline Khoury, d'origine syrienne, dont le premier roman a connu un grand succès.*

*Gazibya Sidky représente peut-être dans ce groupe, celle qui possède le tempérament d'écrivain le plus authentique. Elle éprouve profondément les événements et les expériences de la vie, elle les ressent et les décrit avec une sensibilité féminine. Elle excelle dans les contes, où la vie quotidienne de ses personnages nous mène dans des milieux caractéristiques.*

**L**e Madbouli de cette histoire était jadis le costaud de son quartier. Jeune, intrépide, aux traits réguliers et agréables à la vue, il plaisait. Sa tunique

au col entr'ouvert laissait paraître sur sa poitrine un tatouage : un lion brandissant un sabre. Il était coiffé d'une calotte menue, tricotée, posée de guingois à dessein et avec ostentation sur sa chevelure abondante et lissée. Il coinçait toujours une fleur de jasmin sur son oreille gauche cependant que sur la droite, une ou deux cigarettes roulées étaient placées en réserve. Et il allait ainsi, se dandinant avec préciosité ; on aurait dit que son corps se balançait au son des louanges et des flatteries dont on le comblait. Ses pas étaient rythmés avec suffisance ; ne l'aurait-on pas pris pour un petit dieu dispensant sa grâce par le simple fait de son apparition ? Les souliers cloutés dont il chaussait ses pieds nus avaient une résonnance qui se répercutait dans les cœurs avant que d'atteindre l'ouïe.

Les jouvencelles accortes l'adoraient. Quant à leurs mères à la peau blanche, avec leur voile volant, leur tête serrée dans des fichus éclatants dont le rebord dessinait sur leur front une ligne diagonale effleurant l'un de leurs sourcils, leur « melaya » roulée coquettement autour de leur corps pour avantager leur taille et leurs hanches, elles le poursuivaient de leur assiduité et le pourchassaient. Chacune d'elles s'ingéniait à faire de lui un époux pour sa fille. Les hommes l'avaient proclamé chef alors qu'il n'avait que quinze ans à peine. Nul n'avait échappé à sa poigne imposante, cette poigne capable de faire voir trente-six chandelles aux plus audacieux, comme si un puissant étalon les avait gratifiés d'une ruade.

Le « Café de la Bienveillance » occupait l'angle d'une des ruelles du quartier. Le patron, Moallim Aboul Ela y avait entassé des chaises cannées, des banquettes de bois bariolées et de petites tables recouvertes de marbre. Il avait garni ses étalages de

grands brocs de cuivre ornementés de clochettes et de verres sur lesquels étaient peintes des fleurs vertes, rouges et jaunes. Sur la façade, il avait suspendu un haut-parleur qui résonnait à travers le quartier.

Madbouli était un habitué. Il s'amenait avec sa taille élancée et obstruait l'entrée du café de sa corpulence athlétique ; il fouillait d'un regard d'aigle tous les recoins et frappait de temps à autre le sol de son gourdin comme pour dire : « Je suis ici. » Sur sa face dure mais rayonnante flottait un sourire cocasse. Le Moallim Aboul Ela et ses garçons se précipitaient illico à sa rencontre en se frottant les mains, en faisant mille courbettes, en lui ouvrant le passage et en lui souhaitant la bienvenue tant à lui qu'à la clique de désœuvrés qui formait sa suite. Madbouli se dirigeait alors, enivré d'orgueil, vers une banquette recouverte de coussins couleur pistache qui lui était réservée au centre de l'établissement. Une peau de mouton bien peignée et teinte avec du henné était étendue à ses pieds.

Le costaud passait ses journées à ingurgiter quantité de boissons : infusion de cannelle et de caroube, thé, citronnade, orgeat, en abondance. Il avalait force carrés de pâtisserie : « basboussa » et « harissa » que lui apportait en souriant doucereusement et servilement — tel un mendiant — l'oncle Hanafi. Celui-ci avait soin de choisir les morceaux les plus saturés de beurre et de sirop que pouvait contenir le grand plateau qu'il portait sur sa tête et dont il vendait le contenu en déambulant à travers le quartier. Un restaurateur itinérant arrêta sa voiturette toutes les fois qu'il atteignait le café. Il devait payer la dime journalière : deux plats bien tassés de riz aux lentilles et de macaronis que Madbouli faisait invariablement suivre de « basboussa ».

Puis, tout en mâchonnant et triturant, il se tournait vers un grand plat de riz au lait que lui tendait un marchand ambulant. Ne demandez pas combien de miches de pain, chaudes et délicieusement grillées, il consommait. Hag Abdou, le boulanger, les lui dépêchait dans un panier recouvert d'une serviette. Et c'est ainsi que Madbouli avait toujours ses joues gonflées de nourriture à éclater.

Un jour il avait invectivé et insulté le commis du Moallim Dab'a, le boucher. Puis il lui avait jeté en pleine figure le gigot tout cru qu'il lui avait apporté. Le pauvre diable avait attrapé la viande au vol, en tremblant. Il avait battu en retraite et s'était éclipsé pendant plus d'une heure. Il était ensuite revenu avec le gigot — cette fois-ci cuit et assaisonné à point. Il apportait en même temps les excuses du Moallim Dab'a et implorait pardon. Les doigts de Madbouli avait déchiqueté la viande, ses dents s'y étaient agrippées et il s'en était gavé, jetant les restes à sa suite. Puis il s'était vautré sur la banquette en rotant avec un bruit de tonnerre. Et tous les présents de s'écrier aussitôt : « Santé et force à ton corps ». Il caressait alors sa bedaine, et montrant du doigt le haut-parleur, sans mot dire, il se faisait obéir. Si la radio était muette à ce moment-là, le Moallim Aboul Ela la mettait de suite en branle ; si elle était en train d'émettre des airs joyeux et entraînants, il la réduisait au silence.

Individuellement et par groupes, les habitants du quartier, chemin faisant vers leur gagne-pain, s'arrêtaient pour présenter leurs hommages à leur costaud et lui passer — en douce — le tribut d'usage. Et malheur aux retardataires et à quiconque aurait songé à se dérober ou à filer sans payer. N'y avait-il pas eu un antécédent : l'histoire de la chanteuse

qui s'était produite au cours d'un mariage ? Il était parvenu à la connaissance de Madbouli qu'elle y avait recueilli force pièces d'or et d'argent dont la mère de la mariée avait arrosé sa fille durant la noce. Madbouli avait dépêché à la danseuse un des siens qui l'avait un jour croisée en chemin et lui avait dit, montrant du doigt le luth dont elle s'accompagnait en chantant : « Veux-tu que je le brise ou que je te brise le crâne ? » Haussant les épaules, elle avait repris son chemin, et la nuit suivante on avait découvert, dans une ruelle obscure et éloignée, un cadavre au crâne défoncé. Les recherches de la police s'étaient éternisées, le parquet avait déployé tous les efforts possibles, puis l'affaire avait été classée — « contre inconnu ». Les habitants du quartier, tous muets, n'avaient rien vu ni entendu. Les parents de la victime, eux-mêmes, avaient tu leur douleur de peur qu'il n'y ait deux décès au lieu d'un.

Et pourtant il était le chéri de toutes les femmes. Elles avaient un faible pour sa violence et sa cruauté. Elles brûlaient du désir de voir son regard se diriger vers leur cou et leur poitrine. Sa voix était un régal pour leurs oreilles ; elle faisait palpiter leur cœur lorsqu'elles passaient devant le café dans le crépuscule. Il trônait alors sur la banquette d'honneur. Il tapait des mains en cadence et longtemps en ovationnant les belles à leur passage :

— Salut, beauté ! Salut, beauté !

L'une d'elles viendrait-elle à s'émouvoir, à tituber, à s'empêtrer dans sa « milaya », il volait à sa rescousse en criant :

— Que le nom de Dieu t'accompagne.

Il saisissait alors un bras rondelet ou frôlait un jarret, avec tendresse, jusqu'à ce que la belle se soit remise. Les yeux dans les yeux, il lui disait :

— J'en meurs d'envie !

Et il applaudissait en l'acclamant de nouveau :

— Salut, beauté ! Salut, beauté !

Il vivait seul, les femmes s'entretenant pour le servir, pour laver son linge, pour décrasser et remplir ses deux gargoulettes, nettoyer sa chambre et faire son lit. Et tout cela bien qu'il ait eu des épouses. Oui, par Allah, des épouses, quatre des plus belles filles du quartier, toutes orphelines ! Nul être au monde ne pouvait ainsi fourrer son nez dans leurs affaires et dans leur existence. Madbouli les avait placées dans une « maison », et l'on disait qu'il les avait vendues. Elles travaillaient pour revenir ensuite auprès de lui avec leurs gains. Une fois, un vieillard respectable s'était enhardi et avait demandé à Madbouli en hésitant :

— Dis-nous, ô toi, fleur du quartier, pourquoi sortent-elles pour gagner de l'argent quand tu as tant de biens toi-même ?

En réponse à cette question impertinente, Madbouli avait frappé du poing la table autour de laquelle ils étaient réunis, si fort qu'il avait failli la fendre en deux, et il avait rétorqué sur un ton de défi :

— C'est mon bon plaisir... ma fantaisie. L'espèce féminine est sordide. Brisez-lui le nez, accablez son corps de travail : c'est ainsi que nous autres les hommes nous nous protégeons de sa méchanceté. Oui, c'est ainsi. C'est à moi qu'il faut demander cela, j'en sais quelque chose !

Ses épouses lui rendaient visite ; à chacune d'elles était réservée une nuit de la semaine. On en voyait une qui venait toute emmitouflée dans l'obscurité du soir, brisée de fatigue, battant de l'aile bien qu'elle se fut astiquée et malgré le kohl et le parfum. Elle marchait, tête basse, en rasant les

murs de la ruelle, jusqu'à atteindre la demeure de son maître. Elle y passait la nuit et remettait à son époux ce qu'elle avait d'argent et de fruits ainsi que les cadeaux qu'elle lui réservait : une « gallabia » de soie, un cache-nez, un mouchoir. Elle se débinait enfin pour retourner à son « travail » avec les premières lueurs de l'aurore. Elle ne parlait pas aux voisins ne saluait personne, ni de loin, ni de près.

La révolte grondait, toutefois, dans le sein de ces esclaves, malgré leur silence. Chaque giffle sur la joue de l'une d'elles était comme un tison enflammé qui venait activer le feu de la rébellion et l'étendre. Celle qui avait goûté les coups de canne de Madbouli au cours de sa soirée découvrait ses épaules et ses cuisses pour les montrer à ses compagnes, en proférant des lamentations. Les autres femmes la consolait et mêlaient leurs larmes aux siennes. L'une rappelait, en s'apitoyant, ce qu'elle avait un jour subi. Une autre se lamentait sur son sort et, vexée, pleurait de rage. Une troisième jubilait dans son fort intérieur : cette garce n'était-elle pas la femme de son mari ? Mais elle versait des larmes de crocodile.

Un jour Tawhida, l'une de ses femmes, avait pris la fuite. Ses compagnes, envieuses, avaient retenu leur souffle, appréhendant ce qui allait lui arriver. Elles savaient ce qui advenait à celles qui osaient agir de la sorte. Elles lui avaient pourtant conseillé de réfléchir, de patienter, de se plier à son sort et à son destin. Ces conseils n'avaient pas toujours été sincères et désintéressés. Elles avaient toutes peur qu'elle ne réussisse à s'évader et à se libérer. Peut-être que la chance ne leur sourirait-elle jamais, peut-être devraient-elles demeurer jusqu'au bout prisonnières pour boire le calice jusqu'à la lie.

Leur pressentiment ne les avait pas trompées.

Le châtement qu'avait décidé de leur imposer Madbouli avait été l'internement avec surveillance sévère et un « travail » esquivant qui les saignait à blanc dans cette « maison » où il les avait placées ; et il prélevait désormais leur paie directement des « personnes en charge ». En leur infligeant ce traitement à titre de représaille pour la fuite de leur compagne, il avait chuchoté à l'oreille de la plus grande d'entre elles, avec son vilain sourire fort éloquent et un rictus sinistre :

— Tawhida ?... Que Dieu te garde en vie.

La roue de la vie tournait, traînant ces pauvres femmes dans son sillage : des bêtes de somme, la tête prise dans un tourbillon dont elles ne pouvaient se dégager. L'une d'elles, Badria, en était morte. Elle avait dépéri, elle s'était fânée, sa tige s'était brisée. Les gens s'apitoyaient sur son sort ; ils ne pouvaient que hocher la tête à son passage alors qu'ils la revoyaient à chaque visite au quartier — humiliée comme elle l'était par le mépris de ceux qui l'exploitaient — fondre de jour en jour et tousser d'une toux rauque qui ne pardonne pas et qui la secouait violemment. Elle s'appuyait de temps en temps contre un mur, crachait dans un mouchoir qu'elle pliait vivement et cachait dans son sein en jetant des regards furtifs autour d'elle. Puis elle reprenait sa marche pour accrocher du « travail » ici et là.

Elle avait fini par mourir. Madbouli s'en était lavé les mains et s'était mis à la recherche d'un nouvel hyménée. Grand branle-bas dans les rangs des mères à la peau blanche adroitement recouverte de la « milaya » noire. Mais l'homme ne prêtait aucune attention à leur manège. Que lui fallait-il donc ? Les filles étaient là, fraîches comme des fleurs, belles et bien moulées avec leurs cheveux

soyeux. Elles avaient été à l'école, avaient profité des leçons de leurs maîtresses ; elles savaient maintenant confectionner les vêtements, faire tous les travaux d'aiguille... Mais au fond toutes ces « Fardosse », « Sawsane », « Souraya » et autres étaient-elles vraiment plus belles que les épouses actuelles de Madbouli ou que les quatre qui les avaient précédées ? Toutes ces pensées mijotaient peut-être dans son cerveau. Toujours est-il que les mères ne trouvaient rien à lui reprocher. Elles ne s'effarouchaient point à l'idée de lui livrer leurs filles. Et pourquoi s'en formaliseraient-elles ? Que le Prophète le bénisse, c'était un homme dans toute l'acceptation du mot : haut, large, costaud et bien bâti. Et avec ça, de l'argent les mains pleines et jonglant avec les livres. L'homme peut-il pécher autrement que par sa poche ?

Chacune de celles qui le convoitaient était convaincue que sa fille serait plus heureuse avec lui que n'importe quelle autre. Elles échaffaudaient des plans où elles et toute leur famille pourraient — et sauraient comment — accaparer tous les avantages possibles de l'époux de leur fille. Il les comblerait de cadeaux et de donations. Plans simplistes et fantasmagoriques. C'est ainsi que les terrasses des maisons étaient devenues des lieux de rassemblement des mères et des tantes, discutant à longueur de journées de toutes les perspectives d'avenir, tout en mâchonnant des feuilles de laitue ou en grignotant des pépins.

Mais Madbouli était-il assez sot pour tomber dans le piège ? C'était un amateur endurci des déracinées. Il ne se serait jamais écarté de son point de vue : ni belle-mère pour l'importuner, ni beau-père pour l'agacer, ni oncle pour lui demander des comptes.

Or voilà que, pour une fois, l'amour avait pénétré dans cette existence encombrée de femmes. Erôs avait planté sa flèche en plein dans cette place forte. Les résolutions qu'avait prises Madbouli allaient s'écrouler les unes après les autres. Il était tombé amoureux de Zeinate, une fille pas encore en âge de se marier, droite comme une épée, coulée dans un moule merveilleux. Elle allait ça et là avec l'insouciance de ses quatorze ans, éclatante de santé. Elle était bien balancée et ses membres, bien proportionnés, lui donnaient une démarche altière. Elle vivait avec sa vieille grand-mère, une lavandière, dans un trou obscur qui leur servait de demeure, au bas d'une maison branlante, appuyant ses flancs vétustes contre les batisses adjacentes.

Quand Madbouli avait vu pour la première fois « Zouba » — un beau diminutif, n'est-ce pas ? — elle se bagarrait dans la ruelle avec un butor qui l'avait taquinée sans ménagement, la bousculant à tel point que, perdant l'équilibre, elle avait laissé choir le bol plein de cornichons salés qu'elle était allée chercher pour le déjeuner. Madbouli s'était arrêté pour admirer la « tigresse » en pleine action. Dominant son adversaire, elle lui cognait la tête contre le sol. Elle était juchée sur son dos et le malmenait à tel point qu'il en aurait pu rendre l'âme. C'était à ce moment que Madbouli était intervenu. Il avait saisi la fille par les bras et l'avait soulevée, libérant ainsi le manant, cependant que la fille écumait et tempêtait. Elle avait mis le jeune soupirant en bien mauvais état : son nez saignait, ses lèvres étaient gonflées et son œil bleu. Quant à elle, elle était restée intacte ; seul le mouchoir multicolore qui lui couvrait la tête avait glissé à l'arrière et était retombé sur ses épaules.

Madbouli avait lâché prise, et reculant pour

mieux la couvrir du regard, on aurait dit qu'il était à la foire en train d'examiner une jument de race. Les mains sur les hanches, « Zouba » le dévisageait en l'apostrophant :

— Qu'as-tu donc à faire avec nous ? Pourquoi te mêles-tu de ce qui ne te regarde pas ?

Tout en admirant cette beauté ébouriffée, il avait retorqué :

— Comptais-tu le tuer ?

— Et alors ? Personne n'aurait eu à se plaindre si la clique des bêtises avait perdu l'un des siens.

Il souriait, la fouillant du regard :

— Ah, c'est ça !

— Et davantage encore. Je jure par le Sayed Aboul Ela que si j'étais parvenue à lui serrer le cou, je ne l'aurais pas laissé partir vivant.

Et comme si le sang-froid de son interlocuteur l'exaspérait, elle s'était rapprochée de lui et, allongeant vers lui son cou, elle lui avait crié :

— Puisque tu t'es mêlé, et que tu m'as empêchée de prendre ma revanche, c'est toi qui vas écoper.

Il n'avait pas répondu ; il était trop occupé à l'observer ; il réfléchissait intensément. Et elle avait repris :

— J'étancherai ma soif sur toi !

Ayant proféré par deux fois sa menace, elle s'était jetée sur lui, martelant sa poitrine de ses poings, le mordant et le couvrant de crachats. Madbouli avait entouré ce corps frêle de ses bras puissants, immobilisant les mains qui le battaient et coinçant la petite tête contre sa large épaule. Tout en riant, il avait chuchoté dans la chevelure de la fille :

— Pourquoi as-tu donc cessé ta lutte ? Peut-

être n'as-tu point voulu me faire de mal après tout.

Elle se débattait, furieuse, cherchant à se dégager de cet étau puissant. Mais lui, la saisissant toujours, l'avait soulevée comme un oiseau sans défense et s'était mis en marche.

Un grand cercle de badauds s'était formé autour d'eux et l'un des spectateurs avait crié comme pour guider les pas de Madbouli :

— C'est là-bas... là-bas au rez-de-chaussée.

'Et il montrait du doigt la maison vermoulue, au fond de la ruelle.

La grand-mère Om Bassiouni, courait à leur rencontre. Elle avait appris ce qui s'était passé. Elle s'était accrochée aux deux bras de Madbouli dans un effort pour dégager sa fille et la lui enlever. Mais l'homme l'avait repoussée de la main en fronçant les sourcils. D'un pas ferme, il s'était dirigé vers le trou humide qui servait de demeure à la beauté qu'il portait sur sa poitrine. La vieille s'était pendue à lui, désespérée, et ils avaient ainsi tous ensemble pénétré dans le logis, et la porte s'était refermée.

Le lendemain matin le bruit avait couru que Madbouli avait obtenu la main de Zeinate, petite-fille d'Om Bassiouni, la pauvre vieille lavandière. Les femmes ouvraient des yeux tous grands d'étonnement. Les unes s'en moquaient et en riaient d'un rire jaune en faisant part de leur mépris à leurs compagnes :

— Zeinate ? Et qui est cette Zeinate ? Une vanu-pieds aux pattes boueuses, aux jambes gercées. . .

Une autre, plus malicieuse, susurrait :

— Par le Prophète, ma sœur, si tu cherchais bien tu trouverais là-dessous de la sorcellerie. Cette femme, Om Bassiouni, qui simule le désespoir et la détresse, n'est qu'une sorcière fort rouée. Elle passe son temps, pendant les nuits de pleine lune,

à réciter des incantations aux démons, à brûler de l'encens dans ce taudis du diable où elle habite.

Une troisième femme ne cessait de se lamenter, ne parvenant pas à cacher sa jalousie et son dépit :

— Pauvre « Loza », ma fille. Un vrai jasmin, par le Prophète, et blanche comme la crème. Mais que faire contre la mauvaise chance? Je parie qu'Om Bassiouni lui a jeté un mauvais sort pour qu'elle reste sans mari.

Et toutes les autres d'approuver et de renchérir avec force imprécations et injures contre la vieille et sa petite-fille. Mais quelle n'avait été leur déconfiture lorsque le lendemain le laitier avait soufflé à l'oreille d'Om Karima que Madbouli avait versé cent livres — ni plus ni moins — à sa fiancée Zeinate à titre de dot. Cette nouvelle avait fait chanceler la mégère. C'était comme si elle avait reçu un coup de poing magistral. Elle se frappait la poitrine en râlant de rage, les yeux exorbités. Elle avait laissé son lait sur le palier, sans répondre au laitier qui demandait son dû, et était montée en toute hâte dans sa chambre d'où elle avait ameuté tout le quartier en hurlant, accoudée à sa fenêtre qui donnait sur la ruelle :

— Tante Nafoussa ! Om Saadia ! Tante Om Fardosse ! Haggâ Om Awad ! A moi ! A moi !

Toutes les fenêtres des maisons avoisinantes s'étaient ouvertes avec grand fracas. Toutes les femmes du quartier étaient aux abois : l'une en chemise, à moitié vêtue, l'autre peignant ses cheveux, une troisième donnant son sein nu et volumineux à un mioche, une quatrième remuant nerveusement le sucre dans son verre de thé. Et toutes de crier à l'unisson :

— Que t'est-il arrivé, ma sœur ?

Gesticulant de ses deux bras à gauche et à

droite, Om Karima exprimait par ces gestes significatifs, fort éloquents pour les femmes de ce milieu, toute l'étendue du malheur qui la frappait. Et Nafoussa de raccrocher :

— Que Dieu te garde, ma sœur ! Serais-tu malade ?

Om Fardosse avait enchaîné tout haut :

— Quel malheur ! Abou Karima est mort ?

Om Saadia s'était jointe aux lamentations :

— Karima s'est évanouie... elle a perdu connaissance !

Et Om Awad avait renchéri :

— Que Dieu nous en préserve. Le réchaud à pétrole a éclaté !

Puis la femme qui allaitait son gosse avait précisé :

— Les voleurs lui ont volé ses bijoux.

Enfin celle qui se préparait à boire le thé avait conclu :

— Abou Karima t'aurait-il répudiée ?

A toutes ces questions il n'y avait eu aucune réponse. Om Karima était restée muette n'exprimant sa douleur que par les contorsions de ses bras. La douleur se dessinait sur ses traits. Elle avait plongé sa main dans l'épaisseur de sa poitrine protubérante et en avait retiré une pièce de deux piastres qu'elle avait jeté au laitier qui attendait toujours dans la ruelle le prix du lait, en se démenant et en interpellant sa cliente.

Puis elle avait repris ses gestes silencieux. Une des femmes, excédée, l'avait alors apostrophée :

— Tranquilises-nous, ma sœur, que Dieu te tranquillise !

A ces mots, Om Karima leur avait lancé un long regard, puis se penchant de tout son corps hors de sa fenêtre, elle avait fait exploser la bombe. Et

toutes les femmes de se frapper la poitrine et d'échanger des propos pleins de consternation. Toutes excepté une : la vieille Om Awad. Ses lèvres pincées, allongeant son cou desséché, elle leur avait dit d'un ton narquois :

— Et qu'a-t-elle donc Zeinate ? Une gazelle aux beaux yeux, à la grâce éclatante. Mais que voulez-vous ? Le proverbe ne dit-il pas : « La jalousie est une flamme qui vous consume l'âme ? »

Sur ce elle avait refermé sa fenêtre et toutes ces femmes, détonnant de colère, lui avaient lancé toutes sortes d'injures de tous côtés :

— Cette maudite sorcière défendait sa camarade Om Bassiouni, sorcière comme elle...

Mais la vieille, derrière sa persienne, faisait des gorges chaudes. Elle jubilait d'avoir rendu furieuses ses voisines ; c'était tout ce qu'elle voulait.

Sur ces entrefaits, la marchande ambulante, Om Ahmad, était venue avec son baluchon. Elle apportait des nouvelles toutes fraîches et vraiment intéressantes. Pendant que les femmes l'entouraient pour lui acheter des fichus multicolores, des peignes, du mastic, du parfum, elle leur jetait des bribes :

— ...le cadeau de mariage : un bracelet en or de vingt-quatre karats qui pèse fort lourd autour du poignet... Zeinate a acheté une douzaine des plus beaux colliers de perles et de verroterie. Avec chaque collier elle avait un fichu assorti... Et quoi encore ? Cinq paires de souliers de couleurs différentes... et dix pièces de soie indienne ravissante... Et avec les cent livres, quels meubles a-t-elle acheté ? Rien, rien du tout. Elle est vraiment chançarde cette Om Bassiouni : lorsque Madbouli lui a remis les cent livres, il lui a bien fait comprendre que c'était un cadeau, qu'il ne réclamerait rien d'autre que la nou-

velle mariée avec la seule robe qu'elle porte... Ne me demandez pas de vous énumérer les cadeaux qui affluent sur Zeinate et la grand-mère de Zeinate de la part de Madbouli et des amis de Madbouli !

Les gars du quartier, « Safroute », « Do'do » et « Catcoute » étaient eux aussi toujours à l'affût, épiant la maison de la mariée et colportant tous les menus détails de ce qui se passait à leurs mères.

— Madbouli a loué un appartement dans le nouvel immeuble que vient de bâtir le Moallim Dab'a, le boucher. Il l'a meublé princièrement... Madbouli a envoyé à Zeinate un mouton, une dinde et des paniers de poulets, pleins à craquer... Zeinate est allée au Hammame du Souk... Om Bassiouni a suspendu des décorations, des oriflammes et des lampions à l'intérieur d'une grande tente élevée devant sa maison...

Enfin l'acte de mariage avait été rédigé. Mais cette fille n'était-elle pas trop jeune ? Comment l'homme de loi avait-il accepté d'unir ces deux-là ? L'aurait-on menacé ? Allait-il passer sous silence pareil délit et s'exposer ainsi au châtement de la loi ? Allait-il rapporter le cas et risquer de se faire assassiner ? Mais qu'à cela ne tienne, voilà que les fifres et les tambours entraient en scène : la noce commençait.

C'est à ce moment que les nerfs de toutes les femmes s'étaient effondrés. Désesparées, elles s'étaient parfumées et pomponnées ; elles s'étaient parées de leurs plus beaux atours. Chacune d'elles avait attaché une pièce de vingt piastres au coin d'un mouchoir qu'elles avaient jeté à la danseuse engagée pour la noce. C'était là le gage de leur soumission au sort ; elles avaient donc décidé d'assister au mariage. N'ayant pas réussi à convaincre le matamore d'épouser leur fille, pourquoi se refuse-

raient-elles un magnifique spectacle, un succulent gueuleton et un riche sujet de conversation pour leurs longues journées d'oisiveté ?

Et c'est ainsi que dès le coucher du soleil tous les gens du quartier s'étaient entassés à l'intérieur d'un immense dais formé de grandes tentures aux dessins multicolores élevé pour la circonstance. Il y avait deux emplacements bien séparés : celui où des hommes poussaient de temps à autres des soupirs d'admiration en écoutant les joueurs de flûte, et celui où des femmes observaient une danseuse se tortillant lascivement et écoutaient des chansons plus ou moins lestes en se chuchotant des remarques accompagnées de sourires significatifs.

Sur ce, Madbouli était venu, entouré d'une garde de corps composée de ses acolytes et de ses partisans, portant des bouquets de fleurs et de verdure odoriférantes. Il revenait d'une tournée triomphale à travers les rues et les ruelles du quartier, et son passage avait été annoncé par un orchestre d'instruments à vent dont la musique retentissante couvrait tous les autres bruits, tous les chants de joie et tous les hululements d'allégresse. Arrivé devant la demeure de Zeinate, Madbouli avait fait taire tout le monde et il s'était écrié :

— Salut à la mariée et à la grand-mère de la mariée !

Et tout le monde de répondre à l'unisson :

— Mille et mille fois !

La musique avait repris de plus belle, les tambours battant et les flûtistes soufflant à qui mieux mieux en l'honneur de la mariée et de la grand-mère de la mariée. Et Madbouli s'était de nouveau écrié :

— Salut aux courageux habitants du quartier des Abattoirs ! Salut aux courageux d'El Hus-

seinieh ! Salut aux courageux d'El Saptieh, de Taloune, de Bab El Cha'arieh !

Et tous de lui répondre :

— Mille et mille fois !

Chaque fois la musique reprenait de plus belle. Madbouli avait poussé son turban sur le côté, il agitait la fine canne de jonc qu'il tenait en main, puis applaudissait frénétiquement en faisant les honneurs à ses invités :

— Salut !... Salut à mes invités... mille et mille fois !

Il était au comble de l'enchantement ; il brûlait de danser. Tous s'étaient alors retirés pour lui faire de la place et il s'était mis à balancer rythmiquement son corps au son de la musique. Tantôt, tenant sa canne des deux bouts, il la rapprochait de son front et tantôt il s'appuyait dessus et dansait tout autour. Et les femmes étaient folles de joie, leur gorge émettait des trémolos d'allégresse, des « Zagharides », sans discontinuer. Un costaud, emporté par l'enthousiasme, s'était lui aussi mis à danser. Son turban posé sur le côté, il s'était avancé pour faire une démonstration de prouesse chorégraphique. Il s'inclinait devant Madbouli en balançant son corps. Il avait été suivi par d'autres gailards aussi surexcités que lui.

La nouba battait son plein quand tout à coup avait retenti le sifflet strident de la police, et il avait eu l'effet d'un poignard. Il avait été suivi d'un second, puis d'un troisième et d'un quatrième. C'était une battue organisée par la police pour tomber à l'improviste sur les fêtards de tous côtés.

Un grand branle-bas devait s'ensuivre. Tout le monde voulait échapper à la maréchaussée. C'était un sauve-qui-peut général ; nul n'avait cure de son voisin. Mais les policiers avaient bien établi leurs

plans et le cercle inexorable s'était resserré autour de tous les invités sans qu'il puisse y avoir une seule chance de fuite. Les gendarmes, bras dessus, bras dessous, accentuaient leur mouvement d'encerclement et tous les gaillards avaient été pris au piège. D'autres gardiens de la paix se tenaient prêts à l'arrière de leurs camarades pour arrêter quiconque, parmi les criminels réclamés par la loi, aurait eu la velléité de tenter une évasion.

Madbouli, fou de colère, écumait et bouillonnait. Il s'était mis à faire des moulinets avec sa canne pour se frayer un passage à travers ce mur dressé contre lui. Le vacarme avait pris de l'ampleur. Il y avait eu des blessés et des morts. Mais la pression se faisait sans cesse plus forte du dehors. L'étau implacable devenait de plus en plus étouffant. Madbouli et les siens avaient été réduits à l'impuissance et bientôt les menottes leur avaient été passées aux poignets. Des officiers s'étaient infiltrés parmi les soldats.

Dans le panier à salade qui emmenait tout ce beau monde au poste, un officier, assis aux côtés du chauffeur, se frottait les mains en riant sous cape et en pensant :

— Une fort bonne prise : six des plus redoutables costauds d'un seul coup !

A l'intérieur du véhicule, les gaillards étaient prostrés et tête basse. Madbouli se mordait le doigt jusqu'au sang. Son voisin s'en était aperçu et pour le consoler, il lui avait soufflé à l'oreille :

— Courage, mon frère, la prison est faite pour les vaillants.

Madbouli avait hoché la tête tristement, et découragé, il avait répondu :

— Je suis tombé... oui, tombé... et à cause d'une

toute petite erreur... oui, la seule petite erreur de ma vie.

— Et quoi donc ?

— L'homme qui a rédigé l'acte de mariage... je l'ai laissé en vie.

**Gazibya Sidky**



## MIKLOUKHA-MAKLAY

### Explorateur et Savant Russe

Personne ne se doute en Egypte et de rares personnes le savent à l'étranger que la sécurité actuelle de navigation dans les eaux territoriales égyptiennes, tant dans la mer Rouge qu'en Méditerranée, est, dans une certaine mesure, due aux travaux du grand savant russe Mikloukha-Maklay. Faisant suite aux démarches du gouvernement russe, les autorités égyptiennes lui accordèrent, en effet, en 1868, l'autorisation d'effectuer des recherches scientifiques dans les limites des eaux territoriales égyptiennes. Les travaux de Maklay — extrêmement difficiles à l'époque, car il devait se contenter d'appareils rudimentaires et se limiter au concours des plongeurs bénévoles — furent, néanmoins, couronnés de succès ; il dressa les plans du fond marin de la mer Rouge, des rivages méditerranéens de l'Egypte et de l'Afrique du Nord en général.

De ses expéditions périlleuses il rapporta de rares spécimens de la flore et de la faune des régions explorées et alors inconnues. Ce fut le début de sa glorieuse carrière; en 1870 il entreprend un voyage en Océanie pour y explorer les îles Mélanésiennes, peu connues à l'époque, et au cours de ce voyage découvrit une partie — la côte ouest — de l'île de la Nouvelle Guinée ou Papouasie, située au nord de l'Australie.

La Société Impériale Russe de Géographie lui accorda son patronnage et non seulement assumait tous les frais de cette expédition, mais fit mettre à la disposition de l'intrépide savant un vaisseau de guerre de la Marine Impériale, la corvette « Vitiaz » (Chevalier) qui devait le conduire vers ces lointains pays.

L'expédition quitta Cronstadt <sup>(1)</sup> au mois d'octobre et après une traversée mouvementée qui dura un an, arriva en vue de la Nouvelle-Guinée.

Ce n'était pas encore le but, mais, pendant que le « Vitiaz » longeait les côtes de cette île, Maklay fut surpris de constater que la topographie des lieux ne correspondait pas au tracé de l'île sur la carte.

Ceci semblait indiquer que cette partie de la Nouvelle-Guinée restait encore inexplorée et, peut-être même inconnue des navigateurs des puissances occidentales — il décida par conséquent d'y débarquer.

Le navire s'engagea prudemment dans une baie (« Astrolabia ») se trouvant dans les parages et jeta l'ancre ; une chaloupe fut mise à l'eau, et, quelques minutes après, le savant russe débarquait sur une terre qu'aucun autre blanc avant lui n'avait foulée et qui depuis lors porte le nom de « Terre de Maklay » tandis que le détroit qui la sépare des îles voisines — « Long » et « Rook » fut baptisé du nom de la corvette « Vitiaz ».

Les braves matelots du « Vitiaz » établirent à son intention un camp, non loin du rivage, construisirent une grossière baraque et y transportèrent des vivres, les instruments scientifiques, des médicaments et de menus objets destinés aux indigènes.

---

(1) Port militaire à l'embouchure de la Néva.

On planta un mât au sommet duquel Maklay hissa le drapeau tricolore russe, cependant que l'équipage, au garde-à-vous, rendait les honneurs ; l'ancre fut ensuite levée et le navire s'éloigna, laissant Maklay conformément à son désir, seul dans un pays sauvage et inconnu — ce n'est qu'après un an qu'on devait venir le chercher.

Les Papous contemplaient craintivement de loin ces hommes étranges, à la peau blanche, si bizarrement vêtus et arrivés dans « une immense pirogue qui crachait d'épais nuages de fumée noire ». S'ils ne manifestèrent aucune hostilité, ils accueillirent pourtant le savant russe avec prudence et méfiance, et ce n'est que lorsqu'ils eurent enfin, quelque temps après, la conviction que « l'Homme de la Lune » — comme ils le surnommèrent — ne leur voulait aucun mal, qu'ils finirent par fraterniser avec lui.

Maklay vécut parmi ces Papous durant de longs mois, apprenant leur langue et étudiant leurs mœurs et coutumes.

De leur côté les Papous s'habituaient très vite à la présence de ce bon « Homme de la Lune » qui soignait leurs malades, guérissait leurs blessures et leur distribuait des choses merveilleuses — de petits miroirs, des canifs, des colliers — en échange d'animaux, d'insectes et d'oiseaux qu'ils capturaient pour lui.

En 1872 un vaisseau de guerre russe, l'« Isoumroud » (l'Émeraude) vint le chercher, mais ce ne fut point pour le ramener en Russie, car, quoique malade, il insista pour continuer ses travaux scientifiques.

Il visita les Philippines, Hong-Kong et Java, où, sur la demande du Gouvernement Hollandais, il publie une série d'études inédites sur la vie des Papous

de la Nouvelle-Guinée et des îles de la Sonde ; il retourne en 1876 en Terre de Maklay, où il demeure, poursuivant ses recherches, jusqu'en 1878.

Infatigable, extraordinairement énergique, il se rend ensuite à Singapour ; il explore, peu après, les îles de la Mélanésie, de la Mikronésie et le continent Australien, où il a l'occasion de faire des recherches sur la « Tribu des Hommes Chauves » et étudie le tatouage ; toutes ses découvertes et observations sont publiées par le célèbre savant allemand, le professeur Wirloff, dans les « Protocoles » de la Société Anthropologique et Ethnologique de Berlin.

De toutes ces innombrables expéditions il ramène de précieuses et rares collections d'animaux, d'oiseaux, d'insectes, de plantes et d'objets divers, armes et ustensiles, appartenant aux indigènes.

Ce n'est qu'en 1882, après douze longues années d'absence, que Maklay, ayant épuisé aussi bien ses économies personnelles que les sommes mises à sa disposition par la Société Impériale Russe de Géographie, retourne enfin en Russie, après avoir confié la plus grande partie de ses collections à la garde de « ses » Papous.

De Petersbourg, où une chaleureuse réception est réservée au grand savant, il se rend à Moscou, mais, après un repos bien mérité, il retourne en 1883 pour la troisième fois en Nouvelle Guinée et expédie en Russie, par un vaisseau spécialement affrété, toutes ses collections ; de là il se rend à Sidney, où il épouse la fille de Sir Robertson, premier ministre de la Nouvelle Galles du Sud et, deux ans après, rentre enfin définitivement en Russie avec sa jeune femme.

A St. Petersbourg il se met à classer ses notes et ses manuscrits que l'Empereur Alexandre III

offre d'éditer à ses frais ; cependant, ayant à peine commencé, il est contraint d'abandonner ce travail — les séjours prolongés dans les marais et les jungles tropicales, au climat malsain, ont miné sa santé, et après une longue et pénible maladie, Nicolay Nicolaevitch Mikloukha-Maklay s'éteint doucement en avril 1888...

Le grand mérite de Maklay ne réside pas en ce qu'il découvrit, d'ailleurs tout à fait par hasard, cette partie de la Nouvelle Guinée ; ce qui le place au dessus de maints autres explorateurs, ses prédécesseurs dans ces régions, est qu'il ne se borna pas à planter un mât avec un drapeau dans le sol du territoire découvert, mais que de son propre gré et au risque de perdre la vie, il vécut parmi les Papous sauvages pendant douze longues années pour pouvoir étudier la faune, la flore et les races de ces régions — exploit unique dans les annales des explorations.

Explorateur, astronome, ethnographe et naturaliste, le grand savant laisse un héritage scientifique extrêmement précieux, formant une véritable bibliothèque de 80 volumes.

**Dimitry Flamburiari**

# LES LIVRES

## « LES DUPES », DE JEAN DUTOURD

**L**e roman français, après avoir longtemps cherché sa voie dans le sens du réel, semble avoir écarté toute velléité de romanesque, pour ancrer ses assises sur le terrain du réalisme, même excessif, même outrancier. Or, une tendance nouvelle se fait jour qu'illustre le dernier livre de Jean Dutourd : *Les Dupes*. Pour répondre aux romans nés de la philosophie qualifiée d'existentialiste et qui mettent en scène des personnages dont la réalité échappe au contrôle, des romanciers comme Dutourd créent, eux aussi, des êtres de fiction, des êtres de combat, dont on ne discutera pas non plus l'authenticité. Jean Dutourd, qui s'est déjà adressé dans son œuvre, aux différents genres littéraires, s'attache de préférence au roman. *Au bon beurre*, lui avait acquis une certaine notoriété que vint confirmer *Doucine*.

Quant au roman des *Dupes*, il réunit trois épisodes qui s'intitulent : *Baba ou l'existence* ; *Ludwig Schnorr ou la marche de l'histoire*, et *Emile Tronche ou le Diable et l'Athée*. Il s'agit donc d'une satire en triptyque des actuelles philosophies qui tendent à se superposer aux réalités de l'existence.

Avant d'examiner plus amplement ce roman qui se veut à la manière de tel ou tel écrivain, il nous est possible de remarquer que deux des romans de Jean Dutourd, manifestent visiblement un

même « esprit » d'auteur, une même manière de procéder dans deux domaines entièrement différentes. *Au bon beurre* nous offre un tableau de la France sous l'occupation. Deux crémiers parisiens, les Hubert, sont les vrais vainqueurs ; bourgeois de peu de valeur, symboles de leur génération, ils figurent un triomphe bourgeois à la façon du Homais de *Madame Bovary*. La réalité la plus vive anime ce roman, dans le va et vient d'un jeu de dupes, crémiers et clients, occupants et occupés ; la société étant, en fin de compte, la grande dupe. Le roman qui porte le titre des *Dupes*, nous présente nommément cette fois trois héros de la duperie, et qui sont : Baba, Schnorr, et Tronche.

Mais qu'est au juste la duperie, aux yeux de Jean Dutourd ? « La vraie dupe est dupe de soi, dupe de ses idées, de ses sentiments, de la fausse conception qu'elle se forge de la vie et des hommes. Elle se nourrit de mirages et d'apparences... » C'est ainsi qu'avec ses trois héros, Jean Dutourd prend pour cible trois formes de ce qu'il pense être la duperie philosophique : l'existentialisme de Sartre, le déterminisme ou le matérialisme historique et enfin l'athéisme.

Le premier des récits de la trilogie, est une réplique modernisée de *Candide*. Le roman de Voltaire s'intitulait « Candide ou l'optimisme », celui de Dutourd devient « Baba ou l'existence ». Parti pour écrire, comme il le dit lui-même, « un joli petit roman dans la manière de Voltaire », Jean Dutourd choisit des personnages qui évoquent de près les héros de *Candide*. Baba, est un nouveau Candide, qui a un « air surpris et déconcerté que le nom de « Baba » évoquait à merveille » ; le philosophe Mélass, se substitue à Pangloss ; et Mademoiselle Cunégonde devient Mademoiselle Artémise ; l'une

n'ayant rien à apprendre à l'autre en fait d'expérience amoureuse et de promptitude à satisfaire le prochain.

Quant à la philosophie de Pangloss, et au fameux « Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles », on lui substitue la formule de Sartre : « l'existence précède l'essence » ; cet axiome qui suppose pour l'homme la nécessité d'agir librement pour définir son être.

C'est ainsi que Baba, fils d'un assureur-conseil brave bourgeois de Rouen, se met en devoir d'être un héros républicain, en s'engageant dans les troupes du « fronte popular », pendant la guerre civile d'Espagne. Mais à l'instar de son illustre aïeul Candide, Baba accumule les déboires, se trouve incorporé de force dans les troupes nationalistes. Il en vient aussi à aimer une femme fort libre. De déboire en déboire, l'auteur définit son héros par l'absurde. Cependant, quel est le dénouement que Jean Dutourd aurait voulu donner au roman ? ; « dans mon idée, dit-il, en conclusion, Baba devenu maraîcher et cultivant comme il se doit son jardin, eût épousé Mademoiselle Artémise (plus myope que jamais et un peu engraisée) ; il eût fini là ses jours, entre quelques amis récoltés au cours de ses voyages. . . . sans oublier naturellement, M. Mélass. »

La similitude entre le roman de Voltaire et celui de Dutourd, se retrouve dans le menu épisode. Candide avait été « confessé, absous, fessé, et béni » ; et Baba subit un traitement identique pour être converti ; le père Martinez ayant octroyé à ce héros 300 coups de lanière. Pangloss avait vu dans le tremblement de terre de Lisbonne la douce main de la Providence ; cette dialectique intervient à nouveau quand Baba essuie un échec et se dit : « Quelle chance j'ai eu d'être collé. . . Reçu, M. Mélass ne

m'aurait pas emmené au café et je n'aurais pas connu Mlle Artémise. »

Cependant, nous sommes, avec le roman, pastiche de Jean Dutourd, bien loin de la simple parodie, des « à la manière de . . . » A mon sens, la fidélité aux procédés de Voltaire est intentionnelle. Jean Dutourd prouve par là que l'existence humaine, régie par des abstractions, aboutit au même résultat ; et c'est pourquoi, « toutes les philosophies se valent », nous dit-il, que l'on parte de la croyance au bonheur qui naît de la perfection présumée de ce monde, ou bien de la conception du bonheur rêvée par l'individu qui agit afin de se définir ; dès l'instant où l'on n'agit qu'en vertu d'un principe, on aboutit à l'échec.

Dutourd croit démontrer ainsi, par l'absurde, l'inanité de la philosophie existentialiste. Et il remplace l'argutie dialectique par le franc comique, un esprit savoureux qui n'exclut pas les gauloiseries ou le trivial. L'intérêt de ce récit vient non seulement de son agrément, de sa tournure inattendue, mais aussi de la modernisation du thème même de *Candide*, que Dutourd reprend à la façon dont Cocteau réécrit l'*Antigone* de Sophocle. L'enjeu philosophique n'est plus l'antique combat de la fatalité et des hommes, mais de l'homme qui se conçoit à la mesure du Créateur.

Notons aussi que par l'un de ses aspects, le roman de Dutourd se place dans la parenté littéraire des *Faux-Monnayeurs* d'André Gide et du *Temps d'aimer* de Jean Cassou, qui vient de paraître. Cela par l'interférence prime-sautière du romancier, par les considérations sur son roman et sur l'art du roman, inclus au cours même du récit.

Le second tableau des *Dupes*, concerne « Ludwig Schnorr ou la marche de l'histoire ». Sur un ton mi-plaisant mi-sérieux, c'est la satire du déterminisme historique. Il s'agit de savoir si le monde peut évoluer en vertu d'idées politiques pré-établies, si l'on peut déterminer la marche de l'histoire. « Ludwig Schnorr » est conçu selon un procédé relativement neuf, qu'a seul utilisé l'écrivain argentin Borges ; celui de la biographie ou de la glose apocryphe. Cette mystification littéraire fait donc de Schnorr un révolutionnaire allemand du 19ème siècle, qui aurait adressé des lettres à Bakounine lors de la Révolution de 1848, et que commente ici Dutourd ; de même que l'auteur impute à son héros un ouvrage imaginaire : *l'Union terrestre* ; il y signale « une évocation du monde en 1960, assez curieuse. » Or, voilà que les fausses assertions de Dutourd ont le don d'irriter vivement André Breton, et lui paraissent outrepasser « les droits de la mystification littéraire. »

Disons à la défense de Dutourd, que la mystification ne saurait longtemps prévaloir et que l'humour dont il use pour éviter la discussion dialectique, excuserait peut-être ce recours continu et excessif à la mystification. Déplorons surtout les solutions de facilité auxquelles se laisse aller l'écrivain : comme de conduire Schnorr à « l'infortune conjugale », pour le faire sombrer dans le ridicule.

La troisième partie de ce roman, *Emile Tronche ou le Diable et l'Athée*, est enfin la satire de l'athéisme existentialiste ; celui basé sur la croyance en l'homme, et en la vie individuelle qui commence au delà du désespoir. D'ailleurs, les premiers mots de Tronche sont un pastiche des *Mouches* de J. P. Sartre : « Je choisis la puce », crie Emile Tronche, pour commencer.

Tronche engage donc, en rêve, une discussion avec le diable. Il fait une profession de foi d'athéisme ; alors que son interlocuteur, Mr. le Diable, défend de façon inattendue les droits du Seigneur, et essaye de convaincre Tronche de l'inanité de l'athéisme ; « l'âme de Dieu est aux confins de votre conscience » dit-il ; et il explique lui-même à Tronche les raisons de son attitude ; c'est-à-dire son désir de ne pas voir une bonne prise échapper à ses diaboliques sollicitations.

A défaut d'idées nouvelles, Dutourd repense les problèmes de façon originale et neuve. Ce qu'il attaque surtout, quelles que soient ses opinions personnelles, c'est l'attitude philosophique adoptée à priori ; que ce soit le désir de se créer et de se définir en usant de sa seule liberté comme dans le premier récit ; ou bien, comme dans le second, l'obéissance aveugle aux principes.

La bande du roman des *Dupes* annonce : « un livre comique de Dutourd » ; la page finale de couverture rectifie : « le livre est plutôt comique... mais le fond en est triste. » A mon sens, ce roman exprime cette gaieté réelle ou affectée, que l'on jette à la manière d'un voile sur la vieille angoisse qui travaille l'homme quand il s'agit d'insolubles dilemmes politiques ou métaphysiques. Dutourd nous fait repenser, sous un éclairage nouveau, nos problèmes. Ses pastiches sont une habile mise en scène d'écoles philosophiques qui ont cours. Sans être un chef-d'œuvre, *Les Dupes* est un roman agréable et séduisant, où des problèmes majeurs se trouvent non pas solutionnés, mais pour ainsi dire sublimés, sous le travesti d'un art léger et brillant.

**Raouf Kamel**

# BANQUE MISR

S. A. E.

Fondée en 1920

R. C. Caïre No. 2

**Siège Social : LE CAIRE**

**151, Rue Mohamed Bey Farid (ex Emad El-Dine)**

**Téléphones No. 78295 et 78090**



LA BANQUE met en location, à des prix très avantageux, des COFFRES de toutes dimensions pour la garde d'OBJETS DE VALEUR, au Siège Central du Caïre et à la Succursale d'Alexandrie.

Un important numéro spécial

# AHMED RASSIM

Poète arabe de langue française

Avec la collaboration de:

Georges Duhamel, Abdel Rahman Sidky, Gabriel Bounoure, Moënis Taha-Husseïn, Andrée Chédid, Georges Henein, Georges Raymond, Alexandre Papadopoulos, Henri Thuile, J. Ascar-Nahas, Jean Moscatelli, Antoniè Loza, Gabriel Boctor, etc...

Le numéro comprend en outre des **Morceaux Choisis** très complets de l'œuvre du poète.

Un beau volume illustré ..... P.T. 80.—

Edition de luxe sur alfa numérotée ... P.T. 150.—

aux éditions de « La Revue du Caire »

## PAGES D'EGYPTOLOGIE

par

**le Dr. ETIENNE DRIOTON**

Ancien Directeur Général du Département  
des Antiquités d'Égypte.  
Directeur de Recherches au C.N.R.S.

- Ce volume de près de 400 pages rassemble les articles les plus importants du Dr. Etienne Drioton parus dans **La Revue du Caire** depuis 1938 et qui sont depuis très longtemps épuisés.
- Divisé en plusieurs chapitres: **Généralités, Archéologie, Religion, Littérature, Beaux-Arts**, ces études apportent chacune un point de vue original sur le sujet traité. Leur réunion forme un ensemble très substantiel qui laisse une vivante impression de l'Égypte ancienne.
- Le volume est édité sur beau papier alfa et orné d'un frontispice.

**PRIX DE VENTE** en Égypte : P.T. 200.— en  
France 26. N.F. — aux E.U. et au Canada: \$ 7,750.

Edition de luxe, tirage limité à cent exemplaires  
numérotés de 1 à 100 ..... P.T. 250.—

aux éditions de « La Revue du Caire »

TEWFIK EL HAKIM

# Pour Notre Terre

Traduction française

de

F. MOUSSALEM et A. ADOPOL

Avec une importante introduction

par

ALEXANDRE PAPADOPOULO

La dernière pièce de théâtre du célèbre auteur égyptien, un drame de la terre, profondément humain, mais pénétré d'humour et de poésie.

Un volume sur beau papier ..... P.T. 60

150 exemplaires numérotés sur papier de luxe P.T. 100

aux Editions de La Revue du Caire

**LES LARMES  
DE SATAN**

par

**FATHY RADOUAN**

traduction française

de

**G. C. ANAWATI**

Edition originale à tirage limité à 250 exemplaires  
sur papier velin alfa.

Prix de l'exemplaire ... .. P.T. 100

# La Revue du Caire

et les Editions de la Revue du Caire  
en France  
et dans la Communauté Française

Nous sommes heureux d'informer nos lecteurs et nos abonnés, ainsi que MM. les Libraires, que nos représentants exclusifs pour la France et pour la Communauté Française sont :

**Editions G. P. MAISONNEUVE**  
198, Bd. Saint-Germain — PARIS

Les prix en nouveaux francs de la Revue et des principales éditions disponibles ont été fixés comme suit :

<b>LA REVUE DU CAIRE</b> , le numéro ordinaire ...	2,90 N.F.
Un abonnement de un An .....	26,— N.F.
<b>E. Drioton: PAGES D'EGYPTOLOGIE</b> .....	26,— N.F.
<b>Tewfik El Hakim: POUR NOTRE TERRE</b> ....	8,— N.F.
<b>AHMED RASSIM, Numéro Spécial</b> .....	9,90 N.F.
<b>LES GRANDES DECOUVERTES ARCHEOLOGIQUES DE 1954</b> .....	11,— N.F.

**On s'abonne sans formalités auprès de nos représentants.**

**Numéro spécimen sur demande.**

LA REVUE DU CAIRE et LES EDITIONS DE LA REVUE DU CAIRE  
sont en vente chez nos représentants et dans les principales Librairies.

**NOS NUMEROS SPECIAUX**

**LE MILLENAIRE D'AVICENNE**

Une introduction complète à la vie et à la pensée du grand Philosophe. Avec la collaboration des meilleurs spécialistes égyptiens et étrangers.

Un fort volume de 200 pages . . . . P.T. 100

Edition de luxe . . . . . P.T. 150

**PEINTRES ET SCULPTEURS  
D'EGYPTE**

Un magnifique volume illustré de cent planches hors-texte. C'est un tableau complet de la Renaissance des arts en Egypte au cours du XXème siècle, avec la collaboration de André Lhote, Mark Ritter Sponenburgh, Comte d'Arschot, Alex. Papadopoulo, Etienne Mériel, etc...

L'édition ordinaire . . . . . épuisé

L'édition de Luxe . . . . . P.T. 200

**CINQUANTE ANS DE LITTERATURE  
EGYPTIENNE**

Ouvrage capital qui vient remplir un besoin essentiel : Toute l'histoire de la Renaissance littéraire et intellectuelle de l'Egypte au XXème siècle racontée par les plus grands écrivains et critiques égyptiens.

Un fort volume de 200 pages.

derniers exemplaires . . . . P.T.150

# La Revue du Caire

et les Editions de la Revue du Caire  
en France  
et dans la Communauté Française

Nous sommes heureux d'informer nos lecteurs et nos abonnés, ainsi que MM. les Libraires, que nos représentants exclusifs pour la France et pour la Communauté Française sont :

**Editions G. P. MAISONNEUVE**  
**198, Bd. Saint-Germain — PARIS**

Les prix en nouveaux francs de la Revue et des principales éditions disponibles ont été fixés comme suit :

<b>LA REVUE DU CAIRE</b> , le numéro ordinaire ...	2,90 N.F.
Un abonnement de un An .....	26,— N.F.
<b>E. Drioton: PAGES D'EGYPTOLOGIE</b> .....	26,— N.F.
<b>Tewfik El Hakim: POUR NOTRE TERRE</b> ....	8,— N.F.
<b>AHMED RASSIM, Numéro Spécial</b> .....	9,90 N.F.
<b>LES GRANDES DECOUVERTES ARCHEOLOGIQUES DE 1954</b> .....	11,— N.F.

**On s'abonne sans formalités auprès de nos représentants.**  
**Numéro spécimen sur demande.**

**LA REVUE DU CAIRE et LES EDITIONS DE LA REVUE DU CAIRE**  
**sont en vente chez nos représentants et dans les principales Librairies.**

**VOYAGEZ MIEUX**

Par



LEBANESE  
INTERNATIONAL  
AIRWAYS

Via  
**MILAN  
PARIS  
BRUXELLES  
ET TOUT LE  
MOYEN ORIENT**



**EN SUPER DC-6-B**

*Nouvelle Organisation - Confort*

*inégalé - Plats exquis servis avec*

*la traditionnelle courtoisie Orientale.*

*Pilotes Expérimentés.*

Renseignements :

DANS LE MOYEN ORIENT VOTRE AGENT DE VOYAGE

OU EN EGYPTÉ AUPRÈS DES AGENTS GÉNÉRAUX

**SABENA**



# La Revue du Caire

DIRECTION ET ADMINISTRATION

3, Rue Dr. Abdel Hamid Saïd — Le Caire

Tél. 41586

---

## LE NUMERO: 20 Piastres

---

Abonnement pour la R.A.U. : Un An ..... P.T. 200

### Représentants à l'Étranger

FRANCE ET COMMUNAUTE FRANÇAISE  
EDITIONS G. P. MAISONNEUVE, 198, Bd. Saint Germain,  
Paris.

Prix du Numéro ..... 2,90 N.F.  
Abonnement un An ..... 26 N.F.

### LIBAN

LIBRAIRIE ANTOINE, Beyrouth.

Prix du Numéro ..... P.L. 200,—  
Abonnement un An ..... L.L. 15,—

### YOUGOSLAVIE

JOUGOSLAVENSKA KNIJGA, Belgrade.

### ETATS-UNIS

STETCHERT-HAFNER INC., 31, East 10th Street,  
New-York 3 (N.Y.).

Abonnement un An ..... \$ 8

### CANADA

PERIODICA, 5012, avenue Papineau, Montréal 34, Canada.

Abonnement un An ..... \$ 8

### VIET-NAM

FRANCE-ASIE, 93, rue d'Ormay, Saïgon.

ON S'ABONNE SANS FORMALITES CHEZ TOUS  
NOS REPRESENTANTS.

---

N.B. — Les Bureaux de la Revue sont ouverts tous les jours  
de 10 heures à 12 heures.